





G III 1

Alcemy

VOYAGE

A LA TERRE DE VAN DIEMEN ,

OU

DESCRIPTION HISTORIQUE , GÉOGRAPHIQUE
ET TOPOGRAPHIQUE DE CETTE ILE ;

PAR G. W. EVANS ,

ARPENTEUR GÉNÉRAL DE LA COLONIE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS ,

Avec une Carte et la vue d'Hobart-Town.

PARIS ,

AU BUREAU DES ANNALES DES VOYAGES ,

CHEZ GIDE FILS , RUE SAINT-MARC , N° 20.

1823.



CBGiÓŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5154347

zdezynfekowano
raz zitem
1988-12-15

9/10.4/94

9/10.4/94



43.854



NH-43297/PMK
PPN dow 302/92





VOYAGE

A LA TERRE DE VAN DIEMEN.

CHAPITRE PREMIER.

Situation géographique de la terre de Van Diemen. — Découverte du détroit de Bass. — Description des côtes. — Entrevue de M. Bass avec un naturel. — Serpent noir. — Premier établissement des Anglais sur la terre de Van Diemen. — Relation du capitaine Cook et de M. La Billardière. — Acte de violence exercé par les Anglais, lors de leur arrivée, contre les naturels du pays. — Inimitié qui en est la suite. — Détails sur les femmes du pays. — Trait de courage de l'une d'elles. — Espèce de chant religieux. — Description des naturels. — Leurs canots. — Leurs huttes. — Leur soumission à leurs chefs. — Déportés déserteurs.

LA terre de Van Diemen est une île d'une étendue considérable, située entre les 40° et 44° degrés de latitude méridionale, et les 145° et 149° degrés de longitude à l'est de Greenwich.

Elle est séparée de la Nouvelle-Hollande par un canal d'environ cent milles de largeur, nommé le détroit de Bass, dans lequel se trouve une chaîne de petites îles qui s'étendent du nord au sud, et qui sont en très-grand nombre.

Ce beau pays a été découvert en 1644 par le célèbre navigateur hollandais Tasman, qui lui a donné le nom qu'il porte aujourd'hui, en l'honneur du gouverneur général hollandais des Indes orientales (1). Les illustres voyageurs Cook, Furneaux, La Peyrouse et d'Entrecasteaux y ont abordé depuis ce temps.

Jusqu'en 1797, on avait regardé la terre de Van Diemen, et on l'avait portée sur les cartes, comme faisant partie du continent de l'Australie, ou Nouvelle-Hollande. En cette année, feu l'entrepreneur capitaine Flinders, alors lieutenant,

(1) Le rédacteur du journal littéraire intitulé *Quarterly review*, trouve mauvais qu'on lui conserve ce nom. Il voudrait qu'on nommât cette île *Petite Bretagne*, ou *Angleterre du Sud*. (Note du Traducteur.)

commandant le vaisseau de sa majesté *La Confiance* (*Reliance*), accompagné de M. Bass, chirurgien, découvrit le port Dalrymple, et le détroit séparant cette île de la Nouvelle-Hollande, et qui porte aujourd'hui le nom de détroit de Bass. Ils traversèrent ce détroit, firent le tour de l'île, et à son extrémité méridionale, remontèrent le Derwent et reconnurent ce fleuve. De retour dans la nouvelle Galles du Sud, ils firent sentir vivement au gouverneur les avantages qu'offraient ce fleuve et le port Dalrymple pour l'établissement d'une colonie.

Ces découvertes furent faites sur un petit sloop ponté construit dans l'île de Norfolk avec les sapins du pays, et qui, pour cette raison, avait été nommé *Le Norfolk*. On ne lira pas sans intérêt les détails suivans, que nous allons extraire de la relation du lieutenant-colonel Collins.

« A huit heures du soir, ils doublèrent le cap situé au sud-ouest de la terre de Van Diemen, qu'on avait cru jusqu'alors faire partie de la Nouvelle-Hollande. C'est une langue de terre qui

s'avance dans la mer à peu de distance des terres élevées, et surmontée de deux mamelons aplatis qui lui donnent quelque ressemblance avec le Ram Head (Promontoire du Bélier) près de Plymouth. Au coucher du soleil, ils étaient à environ un mille et demi du cap du sud. Les deux caps sont presque à l'est et à l'ouest l'un de l'autre, et à une distance d'environ quarante-cinq milles. La côte qui les sépare forme les limites méridionales de la terre de Van Diemen; mais si on l'examine sous le point de vue plus étendu de la totalité de l'hémisphère méridional, elle ne paraît le céder en rien à l'extrémité de la terre de Feu, et à celle du cap de Bonne-Espérance, points méridionaux des continens de l'Amérique et de l'Afrique.

« L'extrémité de la terre de Van Diemen, comme celle de la terre de Feu, présente un front raboteux et déterminé aux régions glacées du pôle antarctique, et paraît de même 'être étendue autrefois vers le sud, plus avant qu'aujourd'hui. A une élévation peu ordinaire, elle joint une

irrégularité de formes qui lui donne droit à être rangée parmi les scènes les plus grandes et les plus magnifiques que présente la nature sauvage. Elle se compose de hauteurs, de pics, de fentes et de crevasses qui, non-seulement dédaignent la moindre uniformité, mais qui changent même de forme suivant le point d'où on les considère. Au-delà de cette scène de confusion, la partie occidentale de cette ligne de côtes dentelées suit une régularité qui n'est pas moins remarquable que le désordre qui la précède. De hautes chaînes de montagnes, bornées par d'énormes rochers, s'avancent dans la mer jusqu'à deux et quatre milles, à distance presque égale les unes des autres, sur une largeur de deux milles à deux milles et demi; les collines ou les baies qui les séparent étant bordées de rives sablonneuses. Il est difficile de douter que ces énormes arcs-boutans qui paraissent les extrémités méridionales de la terre de Van Diemen, ne se soient autrefois avancés bien au-delà de l'endroit où ils se terminent aujourd'hui brusquement, et qu'ils ne se soient étendus jusqu'aux îles

de Witt, qui en sont maintenant détachées. Ces îles, ainsi nommées probablement par Tasman, sont au nombre de douze, et de différentes grandeurs. Les deux plus considérables n'ont que trois à quatre milles de circonférence. Les côtes en sont escarpées, mais moins hautes que celles de la terre de Van Diemen.

« Une grande fumée qui s'élevait d'une des hauteurs, prouva qu'il s'y trouvait des habitans ; mais nos navigateurs ne purent supposer qu'ils eussent des canots, puisque ceux de la baie de l'Aventure, qui en est peu éloignée, n'en ont point. Ils ne purent donc que conjecturer que les naturels de la terre de Van Diemen se transportaient dans ces îles sur des pièces de bois, ou à la nage ; et comme le seul but de ces excursions est probablement la capture des oiseaux couvant sur leurs nids, ou la prise de leurs œufs, l'utilité d'allumer du feu pour leurs opérations est évidente.

« Après avoir passé plusieurs endroits moins remarquables, ils entrèrent dans la baie d'Herds-

man, et M. Bass et son compagnon jugeant qu'il était impossible que le sloop allât plus avant, ils remontèrent le Derwent dans la chaloupe, s'imaginant que la marée montante les mettrait en état d'arriver jusqu'à sa source. Ils se trompèrent pourtant dans leur calcul, car ils en étaient encore à plusieurs milles, à ce qu'ils crurent, quand la marée descendit. L'eau était parfaitement douce, et le fleuve avait 115 toises de largeur sur une profondeur de trois brasses. Il était bordé par de hautes montagnes couvertes de verdure, qui descendaient jusqu'au bord de l'eau par une pente rapide, et qui avaient un air de grandeur ; mais ils ne virent de sol cultivable que dans quelques vallées séparant les montagnes, et sur quelques langues de terre fort étroites qui en bordaient le pied, le long des rives du fleuve.

« Tandis qu'ils remontaient le Derwent, ils entendirent une voix d'homme sur les montagnes, ce qui les détermina à débarquer, en emportant avec eux un des cygnes qu'ils avaient tués. Ils étaient presque au sommet, quand ils virent, à

peu de distance, deux femmes ayant les épaules couvertes d'une peau. Mais elles prirent la fuite aussitôt, chacune d'elles étant chargée d'un petit panier. Un homme se présenta alors à leurs yeux, et se laissa approcher sans montrer aucun signe de crainte ou de méfiance. Il reçut le cygne avec un air de joie, et parut le regarder comme un trésor. Ils ne comprenaient pas la langue qu'il parlait, et ce fut inutilement qu'ils essayèrent de s'en faire entendre, en employant divers dialectes de la Nouvelle-Galles du Sud, et quelques-uns des mots les plus en usage dans les îles de la mer du sud. Ils parvinrent enfin, non sans peine, à lui faire comprendre qu'ils desiraient voir l'endroit où il demeurerait. Il étendit la main de l'autre côté de la montagne, et marcha en avant. Il allait lentement, sans paraître avoir de but fixe, et il s'arrêtait souvent, comme s'il eût perdu son chemin, ce qui les porta à soupçonner qu'il ne cherchait qu'à les amuser et à les fatiguer. Jugeant donc qu'en persistant à le suivre, ils perdraient le reste de la marée, ce qui était plus intéressant pour

eux que la vue de sa chaumière , ils le quittèrent , et la séparation s'effectua de la manière la plus amicale.

« Le motif le plus probable de la répugnance qu'il semblait avoir à les conduire dans sa chaumière , était la crainte que s'il leur faisait voir ses femmes , leurs charmes ne les déterminassent à les emmener avec eux ; la jalousie étant une passion très-commune parmi les naturels de la Nouvelle-Hollande. C'était un homme de moyen âge , svelte , et de petite taille. Ses traits exprimaient la bonté et l'intelligence , plutôt que cette férocité et cette stupidité , caractère habituel de la physionomie des naturels de la Nouvelle-Hollande ; et ses traits étaient moins applatis , moins semblables à ceux des nègres que les leurs. Il avait le visage noirci , et le sommet de la tête couvert d'une terre rouge. Ses cheveux étaient courts et frisés , soit naturellement , soit parce qu'ils avaient été brûlés ; mais , quoique courts et crépus , ils n'avaient pas l'air laineux. Il était armé de deux javelines fort mal faites , d'un bois

dur. Aucune partie des vêtemens des étrangers n'attira son attention, si ce n'est le mouchoir de soie rouge qu'ils portaient autour du cou. Leurs armes à feu ne lui inspirèrent ni crainte ni curiosité.

« C'était le premier homme qu'ils eussent rencontré sur la terre de Van Diemen, et son air franc et ouvert les porta non-seulement à concevoir une opinion favorable du caractère des habitans, mais à conjecturer que si le pays eût eu une population ordinaire, ils en auraient vu quelques autres. Une circonstance qui rendait cette supposition encore plus vraisemblable, c'était que dans les excursions que M. Bass avait faites dans l'intérieur du pays, le plus souvent sans autre compagnie que ses deux chiens, il n'aurait pas inspiré assez de frayeur à un peuple qui ne connaissait pas les effets des armes à feu, pour que personne ne se fût approché de lui, s'il avait été aperçu.

« Ils trouvèrent plusieurs huttes le long des rives du Derwent. Elles étaient aussi mal cons-

truites que celles du port Dalrymple ; mais les tas de coquilles de moules y étaient moins nombreux. Les naturels de cette partie du pays tiraient probablement des bois, la plus grande partie de leur nourriture, car on voyait autour des endroits où ils avaient fait du feu les os de petits animaux, comme l'opossum, l'écureuil, le kangourou, le rat, le bandicoat (1) ; et les deux javelines qu'ils avaient vues entre les mains de l'homme qu'ils avaient rencontré, étaient semblables à celles dont on se sert pour chasser dans la Nouvelle-Hollande. Ils remarquèrent des entailles sur plusieurs arbres, mais l'écorce d'aucun n'était enlevée de manière à pouvoir servir à faire des canots ; et, dans le fait, on n'en vit aucun.

« Outre les petits quadrupèdes dont j'ai déjà parlé, ils virent le kangourou gris, et le roux.

(1) Des os de kangourou, trouvés ainsi par M. d'Entrecasteaux, l'avaient d'abord porté à croire que les naturels de ce pays étaient cannibales. (*Note du Traducteur.*)

Les oiseaux ressembloient beaucoup à ceux du port Dalrymple. Tous les jours ils mangeaient des cygnes , dont les troupes étaient plus considérables en cet endroit qu'ils n'en avaient jamais vu.

« Le plus formidable des reptiles était le serpent noir venimeux , dont la couleur ressembloit tellement à celle d'un bâton brûlé , qu'il fallait beaucoup d'attention pour y trouver quelque différence. Il arriva une fois que M. Bass , quoiqu'il eût les yeux fixés avec attention sur la terre , marcha sur un de ces serpens qui était endormi au milieu de quelques bâtons de couleur noirâtre ; et il aurait continué son chemin , sans s'en apercevoir , si le sifflement de l'animal ne l'en eût averti l'instant d'après. Il résolut de tâcher de le prendre en vie , pour essayer l'effet de sa morsure sur un faucon qu'il avait. Mais le reptile , en se défendant , se mordit lui-même ; après quoi il se laissa prendre facilement , et mourut en moins de dix minutes. N'ayant jamais vu un serpent de cette taille tué par quelques coups donnés avec

un bâton si vermoulu, que son propre poids semblait devoir suffire pour le rompre, il ne concevait pas comment la mort avait pu s'emparer si promptement d'un animal si vivace. Etait-il possible que la morsure qu'il s'était faite à lui-même en fût la cause ? Quand on l'eut écorché, on vit que la chair était enflammée et décolorée, jusqu'à une certaine distance, tout autour des marques que ses dents avaient laissées. »

En 1803, John Bowen, capitaine de la marine royale, avec un détachement du corps de la Nouvelle-Galles du sud, quelques officiers civils, et un petit nombre de déportés, s'embarqua au port Jackson, et se rendit à la terre de Van Diemen, pour former un établissement sur la côte orientale de cette île. Après avoir surmonté de nombreux obstacles que leur opposait la saison défavorable, ils débarquèrent sur les bords du Derwent dans le mois de juin, et ayant fait une reconnaissance dans les environs, ils s'établirent d'abord à Risdon, sur la rive gauche de ce beau fleuve, à environ 18 milles

de son embouchure , et à cinquante milles au nord du cap méridional de l'île.

En 1804, le lieutenant-colonel Collins, du corps des marins royaux , qui avait commandé le détachement militaire, lors du premier établissement de la colonie de la Nouvelle-Galles, et dont la relation intéressante de cette colonie a acquis une réputation bien méritée, arriva d'Angleterre, après avoir, par suite d'une multitude d'obstacles insurmontables, échoué dans sa tentative pour former un établissement au Port-Philippe dans le détroit de Bass, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, dont le commandement lui avait été originairement confié. Le capitaine Bowen retourna alors au port Jackson, et l'établissement fut transféré sur la rive occidentale du Derwent, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Hobart-Town, et qui fut choisi à cause du ruisseau de belle eau qui passe au milieu.

Lors de la mort subite, en 1810, du lieutenant-colonel Collins, dont l'intelligence et les efforts infatigables avaient fait de grands progrès dans la

construction d'une belle ville sur un plan bien conçu, le gouvernement passa entre les mains d'Edouard Lord, lieutenant des marins royaux, jusqu'à l'arrivée du capitaine Murray du 73^e régiment qui eut lieu en 1811.

Ce fut à cette époque que l'île de Norfolk fut abandonnée, et que la majeure partie de ses habitans passèrent sur la terre de Van Diemen; les uns sur les rives du Derwent, dans un endroit nommé le nouveau Norfolk; les autres dans un beau district nommé plaine de Norfolk, dans la partie septentrionale de l'île, le village de Launceston s'étant déjà élevé dans ces environs, par les soins du lieutenant-colonel Paterson. Pour encourager les nouveaux colons à qui leur déplacement avait occasionné plus d'un inconvénient, une double quantité de terre fut accordée à chacun d'eux.

Au commencement de leur établissement, ils souffrirent nécessairement de grandes privations; l'île ne produisait pas alors beaucoup d'objets nécessaires pour l'agrément de la vie; et comme les troupeaux qu'ils avaient amenés, étaient conservés

pour la propagation de l'espèce, ils se trouvèrent privés de viande fraîche de boucherie ; mais ils en furent bientôt indemnisés par la quantité d'émur, de kanguroos, et de gibier de toute espèce que cette île produit en abondance, et qu'il ne leur était pas difficile de se procurer.

L'immortel Cook est le premier qui ait parlé des naturels de la terre de Van Diemen. Pendant son dernier voyage il descendit sur cette île, en janvier 1777, pour s'y procurer du bois et de l'eau, et couper de l'herbe pour les bestiaux qu'il avait à bord. Il y rencontra quelques habitans qui étaient entièrement nus ; ils étaient d'une taille ordinaire, mais un peu grêle ; ils avaient la peau noire et les cheveux aussi laineux qu'aucun nègre de la Guinée ; mais leurs traits étaient plus agréables que ceux des Africains. La figure, la barbe et les cheveux de quelques-uns étaient couverts d'une couleur rouge.

On a vu ci-dessus que M. Bass, en parlant des femmes de ce pays, dit qu'elles avaient les épaules couvertes d'une peau : mais il ne dit pas si l'homme

qu'il rencontra portait quelques vêtemens. Le naturaliste français la Billardièrè dit que les deux sexes sont ordinairement couverts d'une peau de kangaroo ; qu'ils ont les cheveux laineux et que les hommes laissent croître leur barbe ; que la mâchoire supérieure , chez les enfans , avance considérablement au-delà de celle inférieure ; que ce défaut diminue avec l'âge , et que , chez les adultes , les deux se trouvent presque sur la même ligne ; que leur peau n'est pas aussi noire qu'elle le paraît ; mais que , pour en augmenter la noirceur , ils se frottent le corps , et surtout les parties supérieures , de poussière de charbon ; qu'ils ont toutes leurs dents , et que par conséquent la coutume , si générale parmi les naturels de ces côtes , de s'arracher deux incisives , ne peut avoir été introduite parmi eux ; qu'ils font leur nourriture de moules , d'huîtres , de grosses écrevisses et de crabes , qu'ils font griller sur des charbons , leurs femmes étant principalement chargées du soin de la leur procurer et de l'apprêter ; qu'ils ne paraissent pas avoir de chefs , et que chaque famille semble vivre dans un

état d'indépendance complète ; mais que les enfans ont beaucoup de soumission pour leurs parens , et les femmes pour leurs maris ; qu'aucun d'eux ne paraît connaître l'arc ; que ceux de la baie de l'Aventure ont le corps tatoué et les cheveux couverts d'ocre.

Sans un malheureux accident , relativement auquel nous laisserons à nos lecteurs le soin de tirer leurs conclusions , il se serait déjà établi à la terre de Van Diemen , comme dans la Nouvelle-Hollande , des relations amicales entre les colons et les naturels du pays. M. Wentworth , écrivain très-intelligent , représente ce désastre sous des couleurs qui peuvent être exagérées ; mais il est de fait que le résultat en a été fort malheureux. Voici les détails qu'il donne à ce sujet :

« Les naturels de ce pays sont , s'il est possible , encore plus barbares , encore plus incivilisés que ceux de la Nouvelle-Hollande. Ils ne subsistent que du produit de leur chasse , et n'ont aucune connaissance de l'art de pêcher. Le grossier canot d'écorce que possèdent leurs voisins , leur est même entiè-

rement inconnu ; s'ils ont besoin de traverser une certaine étendue d'eau , il faut qu'ils fassent tout exprès un misérable radeau ; leurs armes et leurs instrumens pour la chasse , indiquent aussi un degré inférieur de civilisation ; ils ne connaissent pas le *ouomera* , bâton par le moyen duquel les naturels du port Jackson lancent leurs javelines avec autant de force que de précision : leurs javelines aussi , au lieu d'être faites de roseau , et seulement garnies de bois dur , en sont entièrement composées , et sont par conséquent plus pesantes ; quand ils veulent s'en servir , ils les prennent par le milieu , mais ils ne savent les lancer ni avec la même vigueur , ni avec la même adresse que les naturels de la première colonie. Cette circonstance est d'autant plus heureuse , qu'ils nourrissent une haine invétérée et inflexible contre les colons.

« Cette inimitié profondément enracinée ne vient néanmoins pas tant du caractère féroce de ces sauvages , que de la conduite inconsidérée et impardonnable qu'on tint à leur égard , peu de temps après le premier établissement qui eut lieu

sur les bords du Derwent. Les naturels montrèrent d'abord les dispositions les plus amicales à l'égard des nouveaux venus, et ils auraient probablement conservé les mêmes sentimens jusqu'à présent, si l'officier militaire, chargé du commandement, n'eût fait tirer à mitraille sur une troupe assez considérable de naturels qui s'avançaient, à ce qu'il s'imagina, avec de mauvaises intentions, mais qui, comme on l'a vu ensuite avec beaucoup plus de probabilité, n'étaient guidés que par un esprit de curiosité très-pacifique. Le ravage que fit parmi eux cette décharge meurtrière, fut épouvantable; aussi, toute communication avec eux a-t-elle cessé depuis ce temps, et l'esprit d'animosité et de vengeance engendré par cet acte de barbarie aussi injuste qu'atroce, a été entretenu et porté au plus haut point par les rencontres fréquentes qui ont eu lieu entre eux et les colons (1). Ceux-ci, toutes les fois que l'occasion s'en pré-

(1) Ce fait arriva lors de la première fondation de la colonie, lorsque le lieutenant-gouverneur Bowen, ayant

sente, en font périr le plus grand nombre possible; et les naturels, de leur côté, se vengent, quand ils le peuvent, de leurs voisins sanguinaires. Il est pourtant bien rare, heureusement pour les colons, qu'ils prennent l'offensive, à moins qu'ils ne rencontrent quelqu'un de leurs persécuteurs isolé. Deux hommes, armés de mousquets, peuvent tra-

quitté Risdon pour faire un tour dans l'île, afin d'examiner quels étaient les endroits les plus convenables pour accorder des concessions de terre aux colons, laissa le commandement à un officier du corps de la Nouvelle-Galles du sud. Le lendemain, vers midi, on vit un grand nombre de naturels descendre des montagnes voisines. On les entendit distinctement chanter en s'approchant; chacun d'eux portait à la main une branche de feuillage, emblème de paix bien connu parmi les tribus sauvages. Il faut supposer ou qu'on n'entendit pas bien leurs signaux d'amitié, ou que leur nombre parut trop considérable, pour qu'on pût s'y fier; car il est impossible de concevoir autrement qu'un officier anglais ait eu recours à une mesure si cruelle et si barbare.

verser l'île d'un bout à l'autre, avec la plus grande sécurité. »

Le lieutenant Jeffreys, dans l'ouvrage qu'il a récemment publié, attribue principalement à ce désastreux événement l'état très-imparfait de nos connaissances relativement aux naturels de ce pays. Il a néanmoins recueilli lui-même à cet égard des anecdotes et des faits curieux qu'on trouvera intéressans. Il commence par dire : « Que bien certainement, ils ne paraissent pas assez nombreux pour être redoutables à des Européens, mais qu'ils se sont bien rarement hasardés à s'approcher des établissemens Anglais, et qu'il y a tout lieu de croire que, quelles que puissent avoir été leurs premières dispositions à l'égard d'intrus qui venaient s'établir sur leurs terres paisibles, ils ne nourrissent pas aujourd'hui des sentimens favorables pour leurs nouveaux voisins.

« Il faut encore observer, ajoute-t-il, que ces pestes de la société, les déserteurs, c'est-à-dire les déportés qui se soustraient à la surveillance exercée sur eux, en se réfugiant dans les forêts, ont bien

des fois , dit-on , attaqué ces malheureuses créatures , et en ont lâchement assassiné plusieurs. Il faut du moins espérer , pour l'amour de l'humanité , et pour l'honneur de l'Angleterre , qu'aucun d'eux n'a été assez scélérat pour commettre les excès barbares dont on les a accusés ; mais on peut facilement croire que des gens qui , par leurs vices , ont perdu tout droit à la protection et à la société des hommes civilisés , n'hésitent pas à commettre les actes les plus arbitraires contre de pauvres créatures sans défense , qu'ils se sont habitués à regarder comme des êtres inférieurs , comme une race distincte de la leur. Il est donc très-probable que quelques-uns de ces brutaux ont maltraité les naturels , ont irrité les hommes en se permettant des libertés avec leurs femmes ; et , si ces faits sont véritables , qui pourrait s'étonner que les naturels de cette île fuient la présence des Européens ? Et voilà pourquoi ceux qui seraient capables d'apprécier leur caractère et de le faire connaître aux autres , ne trouvent pas l'occasion de faire des recherches qui seraient si intéressantes pour l'histoire de l'espèce humaine.

Il est bon de remarquer qu'avant cette attaque faite sans motif contre les naturels, le petit nombre d'entre eux qu'on avait vus paraissaient moins féroces et moins stupides que ceux des autres parties de la Nouvelle-Hollande. La Billardière dit qu'il trouva les naturels de la terre de Van Diemen en apparence doux et affables; et ils sont bien certainement supérieurs à ceux de la colonie du port Jackson (1).

« Cette observation pourtant, quant à ce qu'on peut appeler le caractère moral, s'applique plus aux femmes qu'aux hommes. L'auteur a eu plusieurs occasions d'apprendre d'elles que leurs maris les traitent avec autant de dureté que de tyrannie. On en a vu quelquefois fuir l'état d'oppression et d'esclavage auquel elles disent qu'elles sont con-

(1) M. Wentworth les représente comme plus barbares et plus incivilisés que ceux de la Nouvelle-Hollande; mais il ne paraît pas avoir eu les occasions de les observer de si près que le lieutenant Jeffreys.

damnées. Dans ce cas , il arrive quelquefois qu'elles s'attachent aux matelots anglais qui fréquentent les différentes parties de ces côtes, pour y pêcher des veaux marins. Celles qui abandonnent ainsi la tribu qui les a vues naître , en donnent la raison suivante au protecteur européen qu'elles choisissent. Elles prétendent que leurs maris les forcent à porter tous leurs fardeaux , à aller à la chasse , en un mot à faire tous les travaux les plus pénibles, et qu'elles trouvent leur situation beaucoup plus douce en s'attachant à une troupe de pêcheurs anglais.

« Ces femmes sont infiniment plus intéressantes que celles du port Jackson. Leurs membres sont beaucoup mieux proportionnés, leurs traits sont plus agréables , elles sont plus propres , et elles ont soin d'empêcher leurs cheveux de devenir trop longs , en les coupant avec l'extrémité tranchante de deux morceaux de crystal. Ceux qui ont eu occasion de voir l'air de malpropreté des femmes du port Jackson, concevront aisément, d'après ce seul fait, combien celles de la terre de Van Die-

men leur sont supérieures. On ne trouve pas non plus, parmi ces dernières, l'usage généralement adopté dans les autres colonies de la Nouvelle-Hollande, de se couper une phalange du petit doigt.

« Celles qui s'attachent ainsi à nos marins leur montrent une sincère et fidèle affection, et témoignent la plus grande crainte d'avoir une rivale. Cette crainte peut être occasionnée en partie par celle qu'elles ont d'être abandonnées par leurs amans, et de se trouver à la merci de leurs tribus, qui ne manquent jamais, en pareille occasion, de les traiter avec la plus grande sévérité. Quelquefois ces barbares leur arrachent les enfans, fruit de leur commerce illicite avec quelque Européen, et font périr ces innocentes créatures, en les jetant dans le feu. Un fait semblable est arrivé à la connaissance de l'auteur : une de ces femmes, qui avait été attachée plusieurs années à un jeune matelot, s'étant écartée un soir, portant un enfant qu'elle nourrissait encore, eut le malheur de rencontrer une troupe de naturels qui l'attaquèrent aussitôt, s'em-

parèrent d'elle , la menacèrent de la punir sévèrement , lui arrachèrent son enfant , et le jetèrent dans un grand feu qu'ils avaient allumé. Cet acte de barbarie inspira à la malheureuse mère le courage du désespoir. Elle se fit jour à travers la horde de sauvages qui l'entouraient , courut avec la rapidité de l'éclair , saisit son enfant au milieu des flammes , et s'enfuit dans les bois en le tenant dans ses bras. Elle y fut poursuivie par ces barbares ; mais l'amour maternel et la crainte lui prêtaient des ailes , et ils ne purent l'atteindre. Aidée par l'obscurité de la nuit , elle se cacha derrière le tronc d'un gros arbre renversé , et quand les naturels , fatigués de la chercher inutilement , furent retournés autour de leur feu , elle quitta sa retraite et se rendit à Launceston , chez un colon dont l'épouse avait déjà pris sous sa protection la fille aînée de cette femme , alors âgée d'environ onze ans. C'était le premier enfant né dans la colonie de la terre de Van Diemen d'un homme blanc et d'un naturel du pays. On l'appelle miss Dalrymple ; et , de même que tous les autres enfans nés depuis ce

temps de semblables unions, elle a une figure très-agréable. Elle a la peau légèrement cuivrée, les joues animées, de grands yeux noirs dont le blanc a une teinte bleuâtre; les paupières garnies de longs cils, les dents d'une blancheur peu commune, et tous les membres parfaitement bien formés. Sa pauvre mère souffrit assez long-temps des suites tant de la fatigue qu'elle avait essuyée, que des brûlures qu'elle avait éprouvées en arrachant son enfant du milieu des flammes; mais l'enfant avait été tellement brûlé, qu'il expira peu de temps après son arrivée.

« Il arrive souvent que les pêcheurs occupés de leur profession sont obligés de laisser leurs femmes ensemble pendant plusieurs jours. Dans ces occasions, ces créatures affectionnées ont une espèce de chant qu'elles adressent à leur divinité imaginaire dont elles n'ont pourtant qu'une idée fort peu distincte, et qui, disent-elles, préside au jour, la nuit étant l'apanage d'un mauvais esprit, d'une espèce de démon. Elles croient que cette divinité peut accorder tous

les biens , et il paraît qu'elles n'en reconnaissent qu'une seule.

« L'hymne ou chanson qu'elles lui adressent pendant l'absence de leurs maris ou protecteurs , est destinée à appeler sur eux sa protection , et surtout à en obtenir leur prompt retour sans accident. Ce chant n'est nullement dénué d'harmonie , et il est accompagné de gestes qui ne sont pas sans grâce. La voix des chanteuses est si douce , les inflexions en sont si justes , et la cadence en est si agréable , qu'il en résulte une sorte de mélodie que l'oreille la plus difficile pourrait écouter avec plaisir.

« Comme on l'a déjà dit , on n'a que très-peu de renseignemens sur les hommes. Les deux sexes ont la peau noire et non brune , comme l'ont dit plusieurs écrivains. Les cheveux des hommes sont courts et laineux. Pendant l'hiver , les hommes se couvrent de peaux de kanguroos , et les femmes sont toujours couvertes en partie d'un vêtement de même étoffe , attaché sur les épaules et autour de la taille par une espèce de courroie.

« Leurs mœurs et leurs coutumes paraissent ressembler à celles des naturels de la Nouvelle-Hollande ; si ce n'est qu'au total , elles paraissent moins barbares ; ils se rassemblent davantage par familles et par tribus , et comptent moins sur la mer pour leur nourriture ; ils ne se servent pas d'un bâton pour lancer leurs javelines , comme les naturels du port Jackson ; ils n'emploient pour cela que la main ; mais les uns et les autres frappent leur but avec beaucoup d'adresse. Leurs canots ont été fort mal décrits jusqu'ici , si toutefois on les a décrits. Dans le fait , ils ne paraissent pas en avoir souvent besoin ; car on les voit rarement sur la côte ; ils se bornent en général à chasser dans les forêts. Quand cependant , dans leurs excursions , qu'on suppose avoir lieu en automne de l'ouest à l'est , et au printemps de l'est à l'ouest , ils ont à traverser un bras de mer , un lac ou une grande rivière , ils font des canots dans le bois le plus voisin. Ces canots sont assez grands pour porter de six à dix personnes ; ils sont formés de deux troncs d'arbres d'environ trente pieds de longueur , pla-

cés parallèlement à la distance de cinq à six pieds l'un de l'autre, et assujettis dans cette situation par le moyen de quatre ou cinq morceaux de bois de moindre grosseur, placés transversalement entre eux, et attachés par des liens d'écorce flexible. Une autre grosse pièce de bois est placée au milieu, et le tout est joint ensemble par une espèce d'ouvrage en osier, une sorte de claie. Mis en mouvement par le moyen de pagaies, ces canots plats et entièrement ouverts, ou, pour mieux dire, ces radeaux, fendent l'eau avec une rapidité surprenante. On voit souvent les naturels s'en servir près de l'embouchure méridionale du Derwent, entre l'île Bruné et la terre de Van Diemen, et souvent on y trouve leurs canots, qu'ils abandonnent après s'en être servis pour l'objet qui les a portés à les construire.

« Leurs maisons, ou plutôt leurs huttes, sont beaucoup mieux construites que celles des naturels du port Jackson. Dans cette colonie, elles ne sont formées en général que d'une grande pièce d'écorce d'arbre, à demi coupée dans son épais-

seur, par le milieu, pour qu'il soit plus facile de la plier, de manière à former un angle qui reste ouvert aux deux bouts. Celles que construisent les naturels de la terre de Van Diemen approchent davantage des principes d'une architecture régulière. Ils enfoncent dans la terre trois pièces de bois formant un triangle, en rapprochent les extrémités supérieures, et les assujettissent avec un lien d'écorce d'arbre. Deux des trois côtés sont fermés par une claie en osier, semblable à celles qu'ils fabriquent pour leurs canots, et ils y font une couverture avec de longues herbes pour se mettre à l'abri des intempéries des saisons.

« De même que d'autres tribus incivilisées, ils paraissent prendre des mesures pour empêcher un trop grand accroissement de population. C'est dans cette vue qu'il arrive quelquefois qu'ils vendent leurs femmes, ou qu'ils en disposent autrement; mais ils n'ont pas adopté l'infanticide, et on ne leur connaît aucune coutume cruelle ou révoltante.

« Quelques écrivains ont prétendu que les tri-

bus de la terre de Van Diemen ne reconnaissent pas de chef; mais l'opinion la plus probable est qu'il y a parmi eux des individus auxquels les autres rendent une sorte d'hommage et d'obéissance. Il y a quelque temps, un parti de déserteurs qui s'étaient enfuis sur une barque appartenant au gouvernement, ayant été jetés sur la côte par une forte marée, rencontrèrent une troupe de naturels. Un nommé Howe était le chef de ces déserteurs, et un des naturels ayant remarqué à ses gestes et à la conduite des autres qu'il avait sur eux une sorte d'autorité, s'avança vers lui, et parut disposé à avoir des communications avec lui, mais sans faire aucune attention aux autres. Howe ordonna à ses compagnons de tirer la barque sur le rivage, attendu qu'elle avait essuyé quelques dommages, et le même insulaire donna ordre aux siens de les aider à ce travail, retenant en même temps Howe par le collet, comme pour lui faire sentir qu'ils ne devaient pas déroger à leur dignité en s'occupant d'un ouvrage servile. Ce fait prouve suffisamment que les naturels de la terre de Van Diemen ren-

dent par le fait une sorte d'obéissance à ceux qu'ils considèrent comme leurs chefs. »

Relativement aux déportés déserteurs dont le lieutenant Jeffreys parle dans l'extrait qui précède, nous donnerons ci-après quelques détails sur les déprédations de ces misérables. Nous nous bornerons à dire en ce moment que, quoique les dernières gazettes de Sydney qui sont arrivées en Angleterre, disent qu'ils n'ont pas encore été exterminés ou réduits à l'obéissance, comme on l'avait annoncé, c'est un événement qui ne peut tarder à arriver, et qui sera accéléré par l'accroissement de la population de cette colonie. Les relations qu'a eues cet auteur avec les marins occupés de la pêche de la baleine, et dont plusieurs avaient des liaisons intimes avec des femmes du pays, l'ont mis en état de recueillir les détails qui précèdent, sur les naturels de la terre de Van Diemen. On peut espérer qu'on verra s'établir entre eux et les colons une bonne intelligence, comme dans la nouvelle Galles du sud, malgré l'acte de barbarie commis envers une peuplade en apparence paisi-

ble , lors de l'établissement de la colonie. Le temps en adoucira l'impression , et la race croisée qui s'élève en ce moment , et qui est le fruit du commerce des matelots anglais avec les femmes du pays , peut contribuer essentiellement à amener une réconciliation.

CHAPITRE II.

Climat de la terre de Van Diemen. — Description générale du pays. — Facilités qu'il offre pour l'exploitation. — Sa supériorité sur la Nouvelle-Hollande. — Produit moyen des terres. — Pâturages. — Beauté des bestiaux. — Montagne de la Table. — Tourmentes auxquelles les environs en sont exposés. — Montagnes de l'ouest. — Le Ben Lomond. — Le Pic de Tasman. — Fleuves. — Le Derwent. — Le Tamar. — Avantages que le pont qu'il forme à son embouchure doit procurer à la colonie. — Rivières. — Le Nord Esk. — Le Sud Esk. — La Rivière du Lac. — Le Jordan. — Lacs. — Le grand Lac. — Pitt Water. — Lac de Lémon. — Étangs. — Côtes. — Havre de Derwent. — Autres Baies. — Port Dalrymple. — Havre de Macquarie. — Arbres de la terre de Van Diemen. — Fruits. — Légumes. — Plantes. — Animaux domestiques. — Animaux sauvages. — Espèce de panthère. — Oiseaux. — Poissons. — Reptiles. — Minéraux. — Riches mines de fer. — Charbon.

Le climat de la terre de Van Diemen est peut-être le plus salubre qu'un Européen puisse trouver

sur toute l'étendue du globe; et il convient beaucoup mieux à sa constitution que celui du port Jackson, dont on a fait tant d'éloges. On n'y connaît pas ces vents du nord-ouest qui produisent dans la Nouvelle-Hollande de si grandes variations de température, et l'on n'y souffre pas pendant l'été et l'hiver, comme dans cette dernière colonie, les deux extrêmes de la chaleur et du froid. Il est vrai que les gelées y sont plus fortes et durent plus long-temps, les montagnes dont cette île est remplie étant couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année; mais, dans les vallées, elle ne reste jamais sur la terre que quelques heures. La différence moyenne de température pendant l'année entre cette colonie et les établissemens de la Nouvelle-Hollande, à l'est des montagnes bleues, peut s'évaluer à 10 degrés de Fahrenheit (1); mais, à l'ouest de ces montagnes, le froid est le même que dans toutes les parties de la terre de Van Diemen.

(1) 4° de Réaumur.

La température moyenne de cette île peut se calculer à environ 60 degrés de Fahrenheit (1) ; et les extrêmes du froid et du chaud de 36 à 80 (2). Le printemps y commence dans les premiers jours de septembre, l'été en décembre, l'automne en avril, et l'hiver, dont la rigueur dure environ sept semaines, en juin. Il ne faut pourtant pas regarder cette division de l'année en saisons comme donnant une idée très-précise des variations de l'atmosphère, les colons ayant quelquefois besoin d'avoir recours au feu, comme en Angleterre, dès le commencement de l'automne.

La surface de la terre de Van Diemen est richement variée ; des chaînes de montagnes de moyenne hauteur sont interrompues par de larges vallées couvertes de tout ce que peuvent produire un sol fertile et un beau climat. Les montagnes, dont les chaînes forment des cercles irréguliers, sont pour

(1) $12^{\circ} \frac{44}{100}$ de Réaumur.

(2) $1^{\circ} \frac{78}{100}$ à $21^{\circ} \frac{57}{100}$ de Réaumur.

la plupart bien boisés , et de leur sommet on aperçoit des plaines couvertes d'excellens pâturages , où l'herbe croît à merveille , et où l'on voit çà et là quelques bouquets d'arbres. Ces belles plaines ont en général une superficie de huit à dix mille acres , et cette description peut se regarder comme convenable à la totalité de l'île.

« Dans cette île, comme dans la Nouvelle-Hollande, dit M. Wentworth, le sol se compose de terres de différentes qualités, mais proportionnellement à la surface des deux pays, il s'y en trouve comparativement beaucoup moins d'inférieures. De tous côtés, mais surtout dans les environs du port Dalrymple, on voit de grandes plaines couvertes de riches pâturages, et où l'on ne rencontre ni bois ni broussailles. Ces terrains sont invariablement de la meilleure qualité; et des millions d'acres (1) de terre, susceptible de produire à l'instant tout ce qu'on voudra lui confier, restent encore sans

(1) L'acre équivaut à un arpent et demi environ.

propriétaire. Ici le colon n'a aucune dépense à faire pour mettre sa ferme en valeur ; il n'est pas obligé de déboursier d'abord une somme considérable avant de pouvoir espérer quelque produit. Il n'a qu'à mettre le feu aux herbes, pour que sa terre soit prête à recevoir la charrue. S'il possède seulement un bon attelage de chevaux ou de bœufs, les harnois nécessaires, et une couple de charrues solides, il a tout ce qui est essentiel pour commencer son établissement et pour assurer sa subsistance et celle de sa famille.

« La supériorité que cet établissement méridional a, à cet égard, sur la colonie située plus au nord, est accompagnée de deux autres avantages qui ne sont pas moins importants. Le premier, c'est que les rivières y ont une pente suffisante pour prévenir une accumulation excessive d'eau pendant des pluies violentes ou de longue durée, et que par conséquent on n'y voit pas ces débordemens terribles qui occasionnent perpétuellement des inondations destructives dans la Nouvelle-Galles du sud. Ici donc l'industriel colon peut s'établir sur

le bord d'une rivière navigable, et en profiter pour envoyer par eau ses productions au marché, sans courir à chaque instant le risque de voir les fruits de ses travaux, les promesses d'une belle récolte disparaître en un instant sous les efforts d'un élément capricieux et irrésistible. Le second, c'est que les saisons y sont plus régulières et plus constantes, et que les longues sécheresses, si fréquentes au port Jackson, y sont entièrement inconnues. Depuis 1813 jusqu'en 1815, quand tout le pays n'offrait qu'une surface aride et brûlée dans la Nouvelle-Galles du sud, quand la végétation y était complètement arrêtée faute de pluie, il en tombait en abondance dans la terre de Van Diemen, et les moissons n'avaient jamais été plus belles. Depuis quinze ans que cet établissement a été formé, jamais la récolte n'a notablement souffert à défaut de pluie; tandis que dans l'autre colonie, pendant les trente-deux ans qui se sont écoulés depuis sa fondation, on peut compter une demi-douzaine d'années de stérilité, occasionnée par la sécheresse, et les

inondations en ont causé un nombre encore plus grand.

« La terre de Van Diemen, se trouvant ainsi à l'abri des calamités auxquelles la Nouvelle-Hollande est si souvent exposée, tantôt par le défaut de pluies, tantôt par leur surabondance, cette circonstance est un motif puissant de considération pour ceux qui balancent entre ces deux pays, et il mérite la plus sérieuse attention de la part de ceux qui veulent passer dans l'un ou dans l'autre, pour se livrer à l'agriculture.

« La seule différence qui existe dans le système d'agriculture suivi dans les deux colonies, c'est que, dans celle de la terre de Van Diemen, on ne cultive pas le blé d'Inde, ou maïs, parce que le climat n'est pas assez chaud pour amener ce grain à maturité; mais l'orge et l'avoine y réussissent beaucoup mieux, et remplacent du moins cette production précieuse, si ce n'en est pas un équivalent. Le froment qu'on y récolte est de beaucoup supérieur à celui qui croît dans aucun des districts du port Jackson. Aussi la différence de prix, sur

le marché de Sydney, est-elle toujours suffisante pour indemniser des frais de transport. Le produit moyen de la terre est aussi plus considérable, quoiqu'il n'excède pas, et peut-être même qu'il n'égale pas celui des riches terrains baignés par le Nepean et l'Hawkesburg. Un homme instruit, qui a résidé plusieurs années au port Dalrymple, évalue, ainsi qu'il suit, le produit moyen des récoltes dans cet établissement : froment : vingt-cinq boisseaux par acres; orge : quarante boisseaux; avoine : environ cinquante. Ce calcul n'est pas fait pour donner au cultivateur anglais une opinion de la fertilité de ce sol aussi favorable qu'il le mérite; mais, s'il pouvait voir avec quelle négligence on cultive les terres, il serait surpris, non de ce que leur produit moyen est si faible, mais de ce qu'il est si considérable. Si ces mêmes terres avaient le bonheur d'être cultivées comme le sont celles du comté de Norfolk, on peut assurer sans crainte que ce produit doublerait. Les terres situées sur les bords du Derwent en remontant ce fleuve, et à Pitt-Water, sont également fertiles, mais le produit moyen

des récoltes sur la totalité de ces deux districts est au moins d'un cinquième moindre que celui du port Dalrymple.

« La manière d'élever et d'engraisser les bestiaux est parfaitement analogue à celle qui est adoptée au port Jackson. La nature fournit des pâturages en abondance dans toutes les saisons de l'année; aussi le colon ne fait-il aucunes provisions d'hiver pour ses bestiaux, en foin, luzerne, etc. Malgré cette négligence, et quoique les hivers y soient plus longs et plus rigoureux, tous les bestiaux y atteignent une plus grande taille que dans la Nouvelle-Hollande. Les bœufs de trois à quatre ans pèsent, l'un parmi l'autre, environ sept cents livres, et les moutons de deux ans quatre-vingt à quatre-vingt-dix livres, tandis qu'au même âge, les bœufs du port Jackson ne pèsent guère que cinq cents livres, et les moutons environ quarante. Au Port Dalrymple, il n'est pas rare de voir des moutons d'un an peser soixante-dix et quatre-vingt livres, et, à trois ans, ils en pèsent cent cinquante et plus. Cette grande disproportion de poids vient,

jusqu'à un certain point, de ce que la plus grande partie des moutons de cet établissement sont devenus presque de pure race de Teeswater, par suite du soin constant qu'on a pris de croiser les races. On ne peut cependant douter que la qualité supérieure des pâturages naturels dans cette colonie méridionale ne soit la principale cause du poids auquel les bestiaux y arrivent, puisqu'il en existe une race de plus grande taille au port Jackson, sans qu'on y trouve jamais des individus pesant le même poids, et ayant la même quantité de graisse. C'est une preuve irrécusable que les prairies de la seconde colonie produisent des herbes dont la qualité est plus nutritive que celles de la première, et la beauté supérieure du ciel du pays suffit pour expliquer cette circonstance, sans qu'on ait besoin de prendre en considération le fait additionnel que, jusqu'à un certain degré de latitude, auquel aucune des deux colonies ne parvient, il est reconnu que le climat le plus froid est celui qui convient le mieux pour élever et engraisser les bestiaux. »



Nous donnerons quelques autres détails relatifs à la fertilité du sol de la terre de Van Diemen, quand nous parlerons des différens districts de cette colonie.

Il y a dans cette île plusieurs montagnes d'une hauteur considérable. La principale est celle qu'on a nommée la montagne de la Table, à cause de sa ressemblance avec celle du cap de Bonne-Espérance, qui porte le même nom. Elle est située immédiatement derrière Hobart Town, et la hauteur en a été déterminée par le moyen du baromètre de montagne de sir Henry Englefield : elle est de trois mille neuf cent soixante-quatre pieds (1). Elle est couverte de neige pendant les trois quarts de l'année, et elle est sujette à des ouragans aussi violens que la montagne d'Afrique, dont on lui a donné le nom ; mais l'approche d'un orage n'est

(1) Suivant M. Wentworth, cette montagne s'élève à environ six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On sait, au reste, que seize pieds anglais ne font que quinze pieds de France. (*Note du Traducteur.*)

pas annoncée de même par des nuages se rassemblant sur le sommet, quoique l'état menaçant du firmament suffise pour en avertir les habitans. On ne peut se figurer quelle est la violence de ces ouragans ; heureusement ils ne s'étendent que jusqu'à une certaine distance de la montagne, et il est rare qu'ils durent plus de trois heures.

En 1810, un bâtiment frété pour Hobart Town était à l'ancre pendant la nuit dans le canal d'Entrecasteaux. Le lendemain matin il avait levé l'ancre dans l'attente que la brise de mer arriverait pendant cette opération ; mais à peine l'avait-on terminée et déployé toutes les voiles, qu'un de ces terribles ouragans se déclara. En un instant le vaisseau fut sur le côté, et, si l'on n'avait promptement baissé les écoute et les drisses, un autre instant aurait suffi pour le submerger ou lui faire perdre tous ses mâts. Dès que les voiles furent carguées, il se redressa ; et, comme il se trouvait dans un havre parfaitement abrité par les terres et fort étroit, il résista facilement à la tourmente, Elle ne dura que deux heures, mais il n'y eut pas

de brise de mer de toute la journée; cependant elle se leva le lendemain à l'ordinaire. Tant que dura cet ouragan, l'eau fut agitée dans le havre d'une manière terrible, et elle était soulevée par la force du vent, comme l'est la poussière par ce qu'on appelle en Europe un tourbillon. Sa violence était telle, qu'il fallait que les hommes de l'équipage se tinsent fortement aux cordages pour ne pas perdre pied sur le pont.

Vers la partie occidentale de l'île se trouve une chaîne de hautes montagnes, nommées les montagnes de l'Ouest, dont la hauteur est d'environ trois mille cinq cents pieds(1). Elles sont à soixante milles au nord-ouest d'Hobart Town, à l'extrémité d'une plaine superbe, et sur leur sommet est un beau lac, dont une description plus détaillée se trouvera ci-après. C'est dans ce lac qu'on suppose que prennent leur source le Derwent et les autres rivières qui portent leurs eaux dans le havre de Macquarie.

(1) 3480 pieds de France.

A trente milles (1) au sud-est de Launceston, qui est l'établissement situé au nord, sont deux montagnes d'une hauteur modérée, nommées le Ben Lomond, ou Butts, et le Pic de Tasman. Il y en a une autre dans la partie du nord-ouest de l'île, mais elle est encore peu connue.

Au nord-ouest de Launceston, on voit aussi une chaîne de montagnes, qu'on a nommées les montagnes d'Asbeste, parce que ce fossile s'y trouve en grande quantité; et, à environ seizemilles au nord-est d'Hobart Town, à l'extrémité septentrionale du district de la rivière au charbon (*coal river*), est une haute montagne en forme de pain de sucre, nommée la montagne de Mangalore.

Il en existe encore d'autres dans différentes parties de l'île; mais, à l'exception de celles de la Table, du pic de Tasman, et du Ben Lomond, à peine aucune d'elles mérite-t-elle le nom de montagne. Ainsi, en exceptant la partie de l'île située au sud et au sud-ouest d'Hobart Town, qui

(1) Le mille anglais vaut 1 kilomètre 669 mètres.

est un pays entièrement stérile , la surface de cette contrée , quoique suffisamment ornée de montagnes et de hauteurs pour former des vallées et abriter des plaines , ne peut passer pour montagneuse ; les parties qui le sont le plus ne sont pas même sans agrément , les flancs des montagnes étant couverts d'une riche verdure , qui n'est interrompue que par des bois qui en rehaussent la beauté.

Les rivières de cette île , autant qu'on les a reconnues jusqu'à présent , n'ont pas un cours bien étendu. Il en existe pourtant deux qui sont considérables et importantes. La principale est le Derwent , sur les bords duquel est situé Hobart Town. Ce fleuve a deux embouchures entre lesquelles est une île longue et étroite , que les Français ont nommée l'île Bruné.

L'embouchure méridionale de ce fleuve est située sous $43^{\circ} 30'$ de latitude , par $147^{\circ} 12'$ de longitude (1). Elle est bornée à l'est par le promontoire

(1) A l'est de Greenwich ; c'est toujours de ce méridien

de Tasman, et à l'ouest par le cap sud-est de l'île. De là le Derwent prend sa direction vers le Nord, et traverse la colonie dans une étendue d'environ trente-quatre milles, se divisant en différentes branches, formant des havres et des anses, dont plusieurs offrent de l'eau douce, et fournissent un excellent abri. Toutes ces différentes branches rejoignent le fleuve à l'extrémité septentrionale de l'île Bruné, entre laquelle et une petite île au nord-est, nommée l'île du Pot-de-Fer (*Iron Pot island*) est la principale embouchure. En suivant sa course vers le nord pendant environ quatorze milles, il passe près d'une grande baie, nommée la baie de Ralph ou de Double, sur la droite, et a sur sa gauche la ville d'Hobart Town. Tournant alors vers le nord-ouest pendant dix milles, il reçoit ensuite les eaux de la baie d'Herdsman, et continue à être navigable pour de petits bâtimens de vingt-

dien que se comptent les longitudes dans cet ouvrage. On sait que Greenwich est à 2° 20' à l'ouest de Paris.

(*Note du Traducteur.*)

à vingt-cinq tonneaux, jusqu'à la chute du nouveau Norfolk, à environ douze à quatorze milles plus loin; chute qui est occasionnée par un amas de grosses pierres, qui arrêtent en cet endroit la navigation de la rivière.

Le Derwent traverse alors en serpentant un beau pays nouvellement découvert, nommé le district de Macquarie; et, quoiqu'on ne s'en soit pas encore positivement assuré, il est probable qu'il prend sa source dans le lac qui se trouve sur le sommet des montagnes de l'ouest. Il existe peu de fleuves dont la crue soit si irrégulière, ce qui provient de la variation qu'éprouve la quantité d'eau qu'il reçoit de sa source, et qui augmente considérablement dans les temps de pluie. Il reçoit dans sa course, jusqu'à l'endroit où on l'a suivie, différentes rivières dont il sera parlé ci-après, et un grand nombre de petits ruisseaux.

Ce fleuve est riche en poissons de différentes espèces. Des baleines le remontent souvent jusqu'à Hobart Town; et les habitans de cette ville ont souvent le spectacle des divers procédés qu'on

emploie pour les prendre, depuis l'instant où on les harponne jusqu'à celui où elles périssent sous les coups de lances.

La vue des rives du Derwent est partout de la plus grande beauté, et l'on y trouve en quelques endroits des paysages romantiques et pittoresques. Des rochers escarpés, des bosquets d'arbres verts, de belles prairies, de riches pâturages, des terres bien cultivées, tout contribue à varier l'aspect que ses bords présentent. Des vaisseaux de tout port peuvent y trouver partout de bons ancrages depuis son embouchure méridionale jusqu'à douze milles au-delà d'Hobart Town. En un mot, tous les environs de ce fleuve promettent aux colons les plus grands avantages dans les parties qui ne sont pas encore occupées.

Le Kangaroo prend sa source aux pieds d'une chaîne de hautes montagnes à droite de la rivière au charbon, dans laquelle il se jette après un cours d'environ six milles vers le sud. Cette dernière rivière a sa source dans les trois montagnes (*tree hills*), dans la plaine de Jérusalem. Prenant sa course vers le sud,

elle serpente à travers une riche et fertile contrée, d'environ douze milles de longueur, nommée le district de la rivière au charbon; passe ensuite dans un beau pays nommé les montagnes d'Eau douce (*Sweet water hills*), et va se jeter dans un grand lac d'eau salée ou bras de mer, qui porte le nom de Pitt Water.

Le cours du Tamar ne s'étend pas bien loin; mais la valeur des terres qu'il arrose dans les environs de Launceston lui donne une grande importance. Son embouchure est au port Dalrymple, dans le comté de Cornouailles, division septentrionale de l'île, ce port étant situé sous $41^{\circ} 3' 30''$ de latitude, et $146^{\circ} 50'$ de longitude. Ce fleuve a environ quarante milles d'Angleterre de longueur, et dans sa plus grande partie, il ressemble beaucoup à la Tamise, dans le comté d'Essex, quoiqu'il soit en général moins large. Il convient que les grands vaisseaux jettent l'ancre au port Dalrymple, attendu que, quinze milles plus loin, la navigation devient difficile. Cependant des bâtimens du port de cent, et même de

cent-cinquante tonneaux , peuvent remonter jusqu'à Launceston. Le Tamar diffère essentiellement du Derwent , tant par la crue et la baisse de ses eaux , que par la vue que présentent ses rives.

Des récifs, des rochers et des bas fonds situés près de l'embouchure de ce fleuve, au port Dalrymple, en rendent l'entrée dangereuse dans les mauvais temps ; mais, en y érigeant des signaux , on pourrait en rendre la navigation beaucoup plus sûre.

Vers l'embouchure du Tamar, le sol est en général sablonneux et stérile, mais, à huit ou dix milles de Launceston, le pays prend un aspect tout différent, le sol étant presque partout une terre grasse, riche et favorable à la végétation. A Launceston, les bords du fleuve sont des plaines unies, de belles prairies, au-delà desquelles on voit des collines dont la pente douce est ornée de bois et de riches pâturages.

A trois milles de l'embouchure du Tamar, sur sa rive gauche, est la baie d'York (*York cove*) où l'on construit maintenant York-Town, ville fon-

dée par S. E. le gouverneur Macquarie. Les progrès rapides de ce nouvel établissement seront décrits ci-après.

En remontant le Tamar, sa largeur diminue, mais son cours devient plus régulier. A une distance d'environ vingt milles, cette largeur est de trois quarts de mille à un mille; mais vers son embouchure, elle varie depuis un mille jusqu'à trois, et ce fleuve offre en différens endroits de petites baies et de bons ancrages.

A environ trente milles, on trouve ce qu'on appelle les Bas-Fonds de Nelson (*Nelson's Shoals*) et les Monts-Plaisans (*Pleasant Hills*). Là, l'eau commence à cesser d'être salée. En hiver; le lit du fleuve n'y a que trois quarts de mille de largeur, mais à la haute marée, le flux couvre un espace de deux milles carrés, sur un fond de boue et de sable d'environ huit pieds de profondeur. Les Monts-Plaisans sont sur la rive droite. Ils ont été ainsi nommés, à cause de la beauté du site, de la richesse du sol, et de la quantité de gibier qu'on y trouve. Les paysages y

sont enchanteurs , quoique moins romantiques que ceux des bords du Derwent , parce que le sol est plus uni. La vue y est si belle , que l'œil peut découvrir jusqu'à quarante milles de pays , médiocrement boisés et couverts de riches pâturages. Les Monts-Plaisans sont très-fréquentés par les naturels , à cause de la multitude des kanguroos et d'autre gibier qu'ils y trouvent , et dont ils font leur principale nourriture.

Depuis les Monts-Plaisans jusqu'au village de Launceston , près de la source du Tamar , distance d'environ dix milles , le fleuve conserve à peu près le même aspect , si ce n'est que la vue y est moins étendue. C'est là qu'il reçoit les eaux des rivières de Nord-Esk et de Sud-Esk.

On ne peut guère douter qu'il ne vienne un temps où le Tamar sera l'arsenal de marine de ces mers , attendu qu'il fournit une grande quantité de bois , de charbon , de fer , de cuivre , et même de chanvre. La forme particulière de son embouchure , ses sinuosités , la violence avec laquelle les vagues se brisent sur le rivage , tout contribue à

le défendre contre un ennemi étranger, et l'on peut prédire avec assurance qu'avec le temps, le port Dalrymple deviendra une place de grande utilité pour la marine, et sera de première importance pour l'Australie.

La rivière de Nord-Esk serpente à travers un beau pays d'environ vingt milles de longueur. Elle n'est navigable pour les barques que jusqu'à peu de distance. A environ sept milles de Launceston, un endroit que le gouverneur Macquarie a nommé *Corra Lin*, à cause de sa ressemblance à une partie de l'Écosse qui porte le même nom, est un gué où peuvent passer les hommes et les bestiaux, sur un fond de cailloux. Plusieurs sources situées au pied du Ben Lomond donnent naissance à cette rivière, qui porte ses eaux dans le Tamar, comme on l'a déjà dit.

La rivière du Sud-Esk, qu'on appelle quelquefois *la Cataracte*, prend sa source au pied du pic de Tasman, dans le sud-est du comté de Cornouailles, d'où, prenant son cours vers l'ouest, à travers un beau pays plat, elle entre dans les

plaines de Norfolk, tourne vers le nord, et se jette dans le Tamar, à un quart de mille à l'ouest de Launceston, entre deux montagnes escarpées, roulant sur un lit de gros cailloux dans une vallée étroite, pendant près d'un mille, avec une chute d'environ quarante pieds. En mesurant son cours depuis le pic de Tasman jusqu'à sa jonction avec le Tamar, elle parcourt au moins soixante milles.

A vingt milles du port Dalrymple est une petite rivière nommée la rivière d'Aide (*Supply*) qu'on suppose avoir sa source près des montagnes d'Asbeste. Après avoir traversé un pays peu intéressant, elle se jette dans le Tamar, sur sa rive droite, près de la pointe du Cygne noir. (*Black swan point*).

Il y a deux autres rivières nommées première et seconde rivière de l'Ouest, dont l'une est à neufmilles à l'ouest du port Dalrymple, et l'autre à vingt et un. On les représente comme traversant des plaines d'une grande étendue, couvertes de bois, et l'on a reconnu qu'elles forment toutes deux un havre à barre.

La rivière du Lac (*Lake river*) a sa source à quelques milles à l'ouest des étangs des Antilles (*Antill ponds*), au commencement de la grande contrée nommée les Plaines de la Salière. (*Salt-Pan Plains.*) Prenant sa direction vers le nord, en droite ligne, pendant environ vingt milles, elle traverse le sud-est des plaines de Norfolk, et tombe dans le sud-est, presque au centre de cet établissement. C'est une charmante rivière d'environ soixante pieds de largeur, formant, en différens endroits, de petits lacs et des étangs de moyenne grandeur qui lui ont donné son nom. De même que toutes les autres rivières de cette île, elle est fort poissonneuse, et fréquentée par un grand nombre d'oiseaux aquatiques.

Au haut du havre de Macquarie sont deux rivières qui viennent du sud-est, et qu'on croit, pour cette raison, devoir avoir leur source dans le grand lac. Ce havre et ces rivières qui s'y jettent sont entourées de terres qui ne sont pas propres à la culture, mais qui produisent du bois et du charbon de la meilleure qualité.

Au port Davey on en trouve deux autres de moyenne grandeur. Les eaux de l'une d'elles coulent avec impétuosité, et paraissent venir du côté des montagnes de l'ouest.

Au midi de la montagne de la Table, une petite rivière nommée *Le Huon*, se jette dans un bras du Derwent, près de son embouchure, à l'île du Pot-de-Fer.

Le *Jordan* est une petite rivière qui doit son origine à la surabondance des eaux d'un grand lac couvert de joncs, nommé le lac *Lemon*, d'après le nom d'un fameux déporté déserteur dont nous parlerons ci-après. C'est une rivière peu considérable ; mais dans son cours à l'ouest, elle arrose une grande étendue de beau pays. Après avoir traversé les plaines délicieuses de Jéricho, elle passe dans une chaîne de petits lacs où elle joint à ses eaux celles d'un petit ruisseau dans le pays découvert nommé Bagdad, et se jette ensuite dans la baie d'Herdman, formée par le Derwent.

Telles sont, à peu près, toutes les rivières qui

ont été découvertes jusqu'à présent dans cette belle île. On a vu que très-peu d'entr'elles sont d'une grande étendue, mais toutes contribuent à enrichir le sol qu'elles traversent, et à donner de l'importance et de la dignité à cette partie de l'Australie.

Les lacs et les étangs sont en grand nombre dans la terre de Van Diemen, et il s'en trouve de très-considérables. Les principaux d'entr'eux, reconnus jusqu'à ce jour, sont ceux dont la description va suivre.

Le grand Lac, situé sur le haut des montagnes de l'ouest, a été visité, en décembre 1817, par M. Beaumont, jeune homme entreprenant, aujourd'hui prévôt martial de l'île, dans un voyage qu'il fit dans les contrées occidentales, avec deux compagnons. D'après la description qu'il en fait, c'est une belle nappe d'eau de forme angulaire, ayant plus de cinquante milles de circonférence. Les bords en sont modérément couverts de bois, et sur quelque point qu'on s'en trouve, on ne peut apercevoir l'autre rive qu'indistinctement.

Dans tous les temps , une quantité considérable d'eau s'échappe de ce lac par diverses ouvertures , ce qu'on peut regarder comme une des grandes merveilles de la nature ; mais dans des temps de pluie , il en sort des torrens. Cela peut expliquer , jusqu'à un certain point , l'irrégularité des crues d'eau du Derwent , si , comme on l'a conjecturé , ce fleuve prend sa source dans ce lac.

A neuf ou dix milles à l'est d'Hobart Town , est un grand lac nommé Pitt Water , communiquant , par un bras fort étroit , avec la baie du nord , généralement , mais mal à propos nommée Baie de Frédéric Henry. Il a au moins six milles de longueur sur trois de largeur , et est assez profond en certaines parties pour recevoir des bâtimens du port de cent tonneaux. La rivière au Charbon se jette dans ce lac du côté du nord. La marée en fait lever et baisser les eaux de quatre à cinq pieds. Il s'y trouve une grande quantité de poissons , et notamment des huîtres aussi bonnes que celles qu'on pêche dans quelque partie du monde que ce soit. Dans quelques parties , les

rives sont couvertes de crête-marine, qui y croît, non de la manière ordinaire, mais sur des arbres de cinq à six pieds de hauteur, dont le tronc a près d'un pied de circonférence. Du côté du midi s'élèvent de grands arbres; mais le sol est léger et sablonneux. Il se trouve sur ce lac deux ou trois petites îles.

Le lac de Lemon est à environ trente-cinq milles au nord-est d'Hobart Town, à cinq milles sur la droite du chemin qui conduit de cette ville à Launceston. Il est de forme circulaire, a plus de sept milles de circonférence, et est entouré de hautes montagnes. Il est peu profond, excepté dans les temps de pluie, où ses eaux sont augmentées par les torrens qui descendent des montagnes. D'ailleurs, elles s'écoulent constamment par deux ou trois ouvertures, dont l'une donne naissance au Jordan. Ce lac est couvert de cygnes noirs, de sarcelles, de poules d'eau et de canards de toute espèce, et tous les environs sont remplis d'émurs et de kanguroos.

A quarante milles d'Hobart Town, entre deux

montagnes situées à l'extrémité septentrionale des plaines de Jéricho, est une étendue de beaux pâturages sur lesquels se trouve une chaîne d'étangs qu'on a nommé les sources Macquarie. Il en existe une autre à cinquante-cinq milles de la même ville, sur la grande route du port Dalrymple, qu'on appelle communément les trous du Plat-d'Étain (*tin Dish holes*).

Les étangs des Antilles sont situés au pied d'une chaîne de montagnes dans la partie méridionale des plaines de la Salière, à peu près au milieu de la largeur de l'île. Il se trouve dans ces plaines plusieurs petits lacs dont trois sont fortement imprégnés de sel, et l'on en retire tous les ans une quantité considérable. Ces lacs sont à quarante milles de distance de la partie la plus voisine des côtes de la mer ou des rivières d'eau salée. Il est bon de faire remarquer ici que, pendant la sécheresse, les étangs ne contiennent pas beaucoup d'eau.

Outre les lacs et les étangs dont nous venons de parler, il en existe encore d'autres d'une étendue

considérable. Il est donc évident que cette île, si favorisée du ciel sous tant d'autres rapports, ne manque nullement d'eau dans toutes les parties qui en ont été reconnues, soit qu'elle coule dans des rivières navigables, soit qu'elle se trouve dans ces magnifiques réservoirs de la nature.

Quoique les côtes du sud-est et de l'ouest de cette île soient hérissés de hautes montagnes et de rochers presque perpendiculaires, qui semblent opposer au navigateur une barrière impénétrable, il s'y trouve un grand nombre de ports, de havres, de baies et de criques.

D'une autre part, la côte septentrionale est généralement basse. Elle est formée de rivages sablonneux, sur lesquels les vagues viennent se briser avec force quand le vent souffle du nord ; mais on y trouve partout un bon ancrage.

De toutes parts les côtes présentent des caps, des promontoires et des pointes ; et il n'y a peut-être, dans tout l'univers, aucune île de même grandeur qui ait autant de beaux havres que la terre de Van Diemen. Si l'on en excepte le port Jackson, elle

a à cet égard une grande supériorité sur toutes les autres parties des côtes connues de la Nouvelle-Hollande. Cette circonstance ne peut manquer de produire les plus heureux effets , et de faciliter les progrès futurs de la colonie. Voici quels sont les principaux havres.

Le havre de Derwent , qui prend son nom du fleuve qui le forme, est assez spacieux pour recevoir toutes les flottes de l'Europe sur une profondeur de trois à vingt brasses. M. Wentworth donne la description suivante de ce havre, où l'on peut se procurer de l'eau , du bois, et des provisions de toute espèce.

« Le havre conduisant au Derwent ne le cède à aucun de ceux du monde entier, et surpasse peut-être les autres. Le fleuve a deux embouchures séparées par l'île de Pitt : l'une se nomme le canal d'Entrecasteaux , l'autre la baie de la Tempête (*Storm bay*). Le canal d'Entrecasteaux depuis la pointe Collins jusqu'à Hobart Town, distance qui, en suivant le cours de l'eau, est de trente-sept milles, est un havre continuel, variant de largeur de huit à deux milles, et de profondeur de trente à quatre bras-

ses. Le Derwent lui-même a trois brasses d'eau jusqu'à onze milles au-delà de cette ville, et, par conséquent, il est navigable jusque-là pour les bâtimens du plus haut port. En comptant donc depuis la pointe Collins, il y a une ligne de havres dans le canal d'Entrecasteaux et le Derwent, de quarante-huit milles, complètement bordé de terre, et offrant partout les meilleurs ancrages.

« L'entrée par la baie de la Tempête n'offre pas les mêmes avantages, car elle a vingt-deux milles de largeur depuis l'île Maria jusqu'à celle des Pingoins, et elle est complètement exposée aux vents, du côté du sud et du sud-est. Cette baie ne présente donc pas un aussi bon ancrage que le canal d'Entrecasteaux. Elle contient cependant quelques anses dans lesquelles les bâtimens peuvent se mettre à l'abri en cas de nécessité. La meilleure est la baie de l'Aventure, qui est abritée contre les vents qui soufflent directement de l'océan ; mais elle est exposée à ceux du nord-est, qui trouvent une ouverture de vingt milles de l'autre côté de la baie. On y éprouve donc une forte houle quand ces

vents règnent ; mais l'île des Pinguins oppose une forte digue à la violence des vagues, et les bâtimens qui ont de bonnes ancres et de bons cables n'y ont rien à craindre.

« La baie de la Tempête, indépendamment de ce qu'elle forme ainsi l'une des entrées du Derwent, conduit à un autre fort bon havre, nommé la baie du Nord. Ce havre a environ seize milles de longueur, et, en quelques endroits, six et demi de largeur. La plus grande partie en est entièrement entourée de terre, et offre un excellent ancrage sur une profondeur de deux à quinze brasses d'eau. La partie surtout qu'on appelle baie de Norfolk, forme elle seule un havre très-spacieux, ayant environ neuf milles de longueur sur trois de largeur. Cette baie, mieux abritée que le reste du havre, contient d'ailleurs la plus grande profondeur d'eau, n'en ayant nulle part moins de quatre brasses. »

A douze milles à l'est d'Hobart Town, est la baie du Nord ou de Frédéric-Henry ; on y trouve un excellent ancrage. Le sol de la côte méridionale

n'est pas très-bon, étant pierreux et couvert de houx et de genets épineux.

Il y a aussi un bon ancrage dans la baie aux Huitres (*Visterbay*), entre l'île Maria et la terre ferme. On peut s'y procurer du bois, de l'eau et du gibier. A quinze milles au nord de cette baie est le port du Grand Cygne (*Great Swan port*), bras de mer d'une grande étendue.

On trouve aussi un bon ancrage et abondance de bois et d'eau dans la baie de l'Aventure, à l'est de l'île Bruné. On y pêche différentes sortes de poissons, surtout des écrevisses dont quelques-unes pèsent de huit à dix livres. Il croît dans les environs une grande quantité de pins propres à la charpente.

L'île de Waterhouse, celle d'Hunter, les rocs du Roi Georges, et plusieurs autres petites criques offrent aussi de bons ancragés.

Le port Dalrymple, formant la partie septentrionale du Tamar, dont nous avons donné la position géographique en parlant de ce fleuve, peut se reconnaître lorsqu'on en approche du côté du

nord-est, en ce que la terre à l'est est basse et sablonneuse, tandis que celle qui est à l'ouest se compose de hautes montagnes bien boisées. A l'est sont trois îles, placées à quelque distance l'une de l'autre, à quatre ou cinq milles de la terre; mais à l'ouest il n'en existe aucune.

Il faut prendre grand soin, en approchant de ce port, de ne pas avancer à l'ouest plus loin que le promontoire de l'est, sur lequel est un mât de pavillon, portant sud quart sud-est, de manière à éviter le récif d'Hébé, qui est au nord-est de l'entrée du havre.

Le havre de Macquarie est situé sous $42^{\circ} 11' 13''$ de latitude, et $145^{\circ} 16'$ de longitude. Il a été découvert en 1816, et il est bordé du côté du sud par des montagnes de moyenne hauteur; et, du côté du nord, par une longue côte sablonneuse.

Presqu'au centre de l'entrée du havre, est une petite île, ou plutôt un récif de rochers. L'entrée du côté du nord, sur une barre couverte de neuf pieds d'eau, est la meilleure. La marée y entre avec beaucoup de rapidité; mais on n'en a pas encore re-

connu les époques précises. Une fois entré dans ce havre, on peut y jeter l'ancre avec toute sûreté, car on y est abrité de toutes parts : la profondeur de l'eau y est en général de trois à douze brasses. On y trouve en abondance de l'eau douce, du charbon, du bois et du poisson.

Le port Davey, récemment découvert par M. Kelly, d'Hobart Town, a une entrée hardie. Il est situé sous $43^{\circ} 21'$ de latitude, par 146° de longitude, au sud de ce qui est appelé sur les cartes « *ouverture* » comme une grande rivière, et qui n'est autre chose en réalité qu'une côte basse et sablonneuse. On a déjà parlé des rivières qui y portent leurs eaux.

Pendant une partie des trois mois d'hiver, il règne des tourmentes le long des côtes, le vent étant en général au sud-ouest. Quand il tourne au sud-est ou à l'est, c'est un signe immanquable de beau temps; mais, quand il souffle contre le soleil, le mauvais temps n'est pas moins certain. Les marins qui naviguent le long des côtes feront donc bien de faire grande attention à l'état du vent, qui

donne toujours des pronostics presque infaillibles de beau ou de mauvais temps.

Les arbres qui se trouvent dans les forêts de la Nouvelle Hollande et dans celles de la terre de Van Diemen, sont presque les mêmes. Le dernier pays ne compte pas parmi les siens le cèdre, l'acajou, le bois de rose; mais il en est dédommagé par le chêne noir, le pin huon, et une espèce d'if d'une extrême solidité. On trouve aussi en grande quantité, mais surtout sur les bords du Tamar et dans les environs, l'arbre de fer, l'arbre à écorce filamenteuse, le gommier bleu, le pin, etc. C'est surtout sur les rives des rivières nouvellement découvertes près du havre de Macquarie que croît le pin huon. Il ressemble au pin ordinaire pour la forme et la couleur; mais la feuille en est différente. Le bois a une odeur très-forte, qui a la propriété de détruire les insectes. Il ne peut servir pour la construction des vaisseaux; mais on l'emploie avec succès pour celle des barques. Les branches les plus basses de cet arbre sont à 25 pieds de terre. Les autres croissent horizontalement à environ trois

pieds l'un de l'autre, jusqu'à ce que leur propre poids les fasse pencher vers la terre, formant ainsi un dôme de feuillage autour d'un tronc qui a fréquemment dix pieds de circonférence.

Les établissemens de Van Diemen ne fournissent ni une aussi grande variété ni une aussi grande abondance de fruits que ceux de la Nouvelle Hollande. Le défaut de variété peut s'attribuer à ce que le climat est plus froid, et celui d'abondance vient de ce qu'ils ont été formés plus tard. L'orange, le citron, la grenade et beaucoup d'autres fruits qui atteignent toute leur perfection au port Jackson, ne peuvent se produire ici qu'en ayant recours à des moyens artificiels. La pêche, le brugnon, le raisin n'y arrivent qu'à une maturité imparfaite; mais les pommes, les poires, les prunes, les mûres, les framboises, les groseilles, les fraises, etc., y sont de la meilleure qualité, et mûrissent sans difficulté.

Les légumes y sont d'une beauté remarquable et tous ceux qu'on trouve dans les jardins potagers d'Angleterre, y réussissent parfaitement.

Le célèbre naturaliste La Billardière donne les détails suivans , relativement au règne végétal dans cette île intéressante. Les forêts sont si épaisses , dit-il , qu'on a peine à y pénétrer. Il s'y trouve de très-grands arbres , et d'autres moins élevés , et qui n'en ont pas une crue moins vigoureuse , quoiqu'ils soient ombragés par l'énorme *eucalyptus globosus*. Près de la baie rocailleuse où nos navigateurs s'arrêtèrent , est un lac situé dans une vaste plaine , et fréquenté par un grand nombre de pélicans. Notre naturaliste remarqua sur les bords plusieurs nouvelles espèces de *caledolaria* et de *drossera*. Il vit sur le penchant des collines *l'embothrium* ; dans les endroits bas et humides , le *leptospermum* , qui , n'étant en général qu'un arbrisseau , devient ici un grand arbre ; *l'eucalyptus resinifera* de White , qui produit une gomme rougeâtre très-fine ; *l'eucalyptus globulus* ; plusieurs *philadelphia* ; une nouvelle espèce d'*epacris* ; le *banhsia integrifolia* et *gibbosa* ; *l'exocarpus expansa et cupressi formis* ; un nouveau genre de la classe des térébinthes ; un *thesium* à feuilles étroites ,

formant de très-jolis bosquets ; le *diplarrena morrea*, nouveau genre de la classe des iris ; le *melaleuca*, l'*aster*, le *casuarina* ; une espèce singulière de *limodorum* ; une autre, qui ne l'est pas moins, de *glicyna*, remarquable par sa fleur d'un beau rouge ; le *ptolea* ; le *richea glauca*, plante qui forme un nouveau genre ; le *polypodium* ; la sensitive ; le *schlefferia repens* ; une nouvelle espèce de persil, bonne à manger, nommée *apium prostratum* ; plusieurs espèces d'*ancistrum*, qui croissent aussi dans l'Amérique méridionale ; sur le bord de la mer, deux arbrisseaux d'un nouveau genre dont notre savant botaniste fait la description, et qu'il appelle *mazeutoxeron rufum et reflexum* ; au milieu des sables, le *plantago trienspedita*, bon à manger en salade, une des plantes les plus utiles que produise cette île. Dans l'intérieur des bois, une nouvelle espèce de *ficoïde* dont les naturels mangent le fruit ; un nouveau genre de la classe des *millepertuis* de Jussieu ; le *carpodontos lucida*, dont les branches sont couvertes de belles fleurs blanches ; de nou-

velles espèces de *festuca*, de *geranium*, de *lobelia*, et une d'*utricularia* dont les charmantes fleurs s'ouvrent sur la surface de l'eau; le *sagaria evoda*, remarquable par ses belles feuilles; deux nouvelles espèces de *rossalis* ou de *drosera*, dont l'une est le *drosera bifurca*; différentes sortes d'*orchis*, et un nouvel *aletris*, à fleurs magnifiques.

On a naturalisé, dans cette colonie, le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre, le cochon, le chien, le chat, le lapin, toutes les espèces de volaille, et tous ces animaux s'y sont déjà prodigieusement multipliés.

Les chevaux sont une race croisée, provenue d'étalons arabes et de jumens anglaises. Ils sont excellens, grâce à la nourriture qu'ils trouvent en ce pays, et aux soins qu'on en prend. Leur taille ordinaire est de quinze palmes et demie; mais il n'est pas rare d'en voir de seize et même de dix-sept. Ils sont très-bien faits, et en général ce sont de superbes animaux. Une preuve de leur force et de leur agilité résulte du fait mentionné par le

lieutenant Jeffreys, « qu'il n'est pas extraordinaire de voir des gens partir dans la matinée d'Hobart Town, portant en croupe du linge et des provisions, et arriver le lendemain à la même heure à Launceston, après avoir fait cent vingt-cinq milles. Ce voyage se fait pourtant dans un pays où il n'y a, pour ainsi dire, aucune route tracée, où l'on ne trouve ni maison ni auberge, et où l'on est obligé de s'arrêter pour donner à sa monture le temps de paître. « Bien plus, ajoute-t-il, un colon offrit de gager deux cents guinées que, monté sur une jugement qui lui appartenait, il irait entre le lever et le coucher du soleil de la baie d'Herdman à Launceston, qui en est à la distance de cent douze milles, et personne n'accepta la gageure, parce qu'on jugeait la chose très-faisable. Ce fait prouve combien ce pays est uni, découvert et peu coupé de forêts, puisqu'un homme à cheval peut le traverser presque aussi facilement que si l'œuvre de la civilisation y avait commencé des siècles auparavant. »

Le gros bétail est originairement de race benga-

lienne, maintenant croisée par le taureau d'Angleterre. Le poids moyen de cette race croisée est d'environ six cents livres. Les moutons sont originaires du cap de Bonne-Espérance ; mais ils sont croisés par la race de Teeswater. Les volailles sont très-belles ; elles tiennent le milieu entre celles du Malay et de l'Angleterre, unissant la taille des unes à la saveur des autres.

Les quadrupèdes sauvages sont le kangaroo, l'ému, l'opossum, l'écureuil, le bandycoat, le kangaroo-nain, et l'hyène-opossum ; mais cette dernière espèce est fort rare. M. Wenthworth remarque que dans le règne animal il n'y a presque aucune différence entre la Nouvelle Hollande et la terre de Van Diemen. Il est vrai, dit-il, que le chien n'est pas indigène dans cette dernière colonie comme dans la première ; mais il y est remplacé par un animal du genre de la panthère, qui, quoique moins nombreux que ne l'est le chien dans les bois de la Nouvelle Hollande, commet de terribles déprédations contre les troupeaux. Il est vrai que ses ravages sont moins fréquens ; mais, quand ils ar-

rivent, ils sont plus considérables. Cet animal est de grande taille, et l'on en a vu quelques-uns qui avaient six pieds et demi depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité de la queue. Heureusement il est timide, et n'est nullement redoutable pour l'homme. Il s'enfuit invariablement dès qu'il l'aperçoit, et ne se laisse approcher que par surprise.

La Billardièrre, en parlant de l'histoire naturelle de cette île, décrit le kangouroo comme se creusant un terrier comme le lapin. Il vit un veau marin de l'espèce appelée *phoca monachus*; une nouvelle espèce de perroquet, dont il donne la description sous le nom de perroquet du cap Diemen, et une espèce de *merops* décrite par White. Les oiseaux y sont à peu près les mêmes que dans la Nouvelle Hollande; la mer et les rivières fournissent les mêmes poissons; les huîtres y sont en aussi grande abondance et de meilleure qualité; et les rochers qui bordent toutes les côtes sont littéralement couverts de moules.

Cette île renferme plusieurs espèces de reptiles

venimeux ; mais ils n'y sont ni aussi dangereux, ni en aussi grand nombre que dans la Nouvelle Hollande. Les deux les plus à craindre sont le serpent d'un brun jaunâtre, et le serpent noir que M. Bass décrit comme ressemblant à un bâton brûlé.

Les principales productions minérales de cette île sont le cuivre, le fer, l'alun, le charbon, l'ardoise, la pierre à chaux, l'asbeste et le basalte. Toutes, à l'exception du cuivre, s'y trouvent en grande abondance. On y trouve aussi la cornaline, le crystal, la chrysolite, le jasper, le marbre et une grande variété de pétrifications.

A quelques milles de Launceston, le fer se trouve en abondance surprenante. On peut dire à la lettre que les montagnes en sont entièrement composées. Le minéral est si riche, que sur cent livres il en rend soixante-dix de métal pur. Ces mines n'ont pas encore été ouvertes ; la population de cet établissement ne veut pas le permettre ; mais on ne peut douter qu'elles ne deviennent, à une époque peu éloignée, une source de richesses considérables pour ses habitans.

Dans une île qui n'est pas couverte de grandes

forêts, du moins dans les parties qui sont maintenant habitées par les colons, et qui, d'après les nombreux avantages qu'elle offre aux émigrans, paraît devoir être un jour la patrie d'une population nombreuse, le charbon est un objet de première importance, surtout pour l'exploitation des mines, qui font une partie de sa richesse. Sur les flancs des montagnes visitées par La Billardière, il trouva un lit horizontal de charbon, dont la plus grande épaisseur n'excédait pas trois pieds et demi; mais qui s'étendait à une distance de plus de deux cents brasses. Il était appuyé sur la pierre, et recouvert par un schiste d'un brun foncé. Il trouva aussi dans les rochers de beaux morceaux d'hématite, couleur de cuivre rouge, et quelques fragmens de tripoli.

CHAPITRE III.

Division de la colonie de Van Diemen en deux comtés et en vingt-trois districts. — Comté de Buckingham.

— État actuel d'Hobart Town. — New Town. —

— Nouveau Norfolk. — Sandy Bay. — Plaines de Clarence. — Fertilité des terres. — Elizabeth Town. —

Rivière de la Daine Grasse. — Rivière du Shannon. —

Plaines de Bagdad. — Les Fours. — District de la rivière du Charbon. — District de Pitt Water. —

Avantages que présente ce canton. — Route d'Hobart Town à Launceston. — Plaines des Quatorze Arbres.

— Plaines d'Yorck. — Beauté de ce pays. — Les Trous

du Plat d'Étain. — Les Plaines de la Salière. — Rivière de Macquarie. — Comté de Cornouailles. — Forêt

d'Epping. — Nouvelles Plaines. — Plaines de Bredalbane. — Cataracte du Nord-Esk. — Launceston. —

Georges Town. — Description de ce nouvel établissement. — Fondation de quatre nouveaux villages. —

Plaines de Norfolk. — Débordemens. — Gibier. —

Cantons nouvellement reconnus. — État des routes.

— Manière dont se forment les routes de traverse. —

Facilité des communications par eau.

La portion de la terre de Van Diemen qui est actuellement colonisée se divise en deux comtés, celui de Buckingham, et celui de Cornouailles; et ces deux comtés se subdivisent ensuite en vingt-trois districts. Le premier de ces comtés, occupant la partie méridionale de l'île, est le plus important, parce qu'il en contient la principale ville, Hobart Town, qui est aussi le siège du gouvernement. Cette ville est située sur la rive occidentale du Derwent, à treize milles de son embouchure septentrionale.

A son retour de l'inspection qu'il avait faite en 1821 des établissemens formés dans la terre de Van Diemen, le major général Macquarie, gouverneur de la Nouvelle Galles du sud et de ses dépendances, publia une pièce officielle qui commence par rendre un compte très-flatteur de la prospérité croissante du siège du gouvernement,

et qui donne en même temps l'idée la plus favorable de l'état florissant de tous les établissemens en général. C'était avec beaucoup de satisfaction, y dit-il, qu'il avait vu tous les changemens et toutes les améliorations qui avaient eu lieu à Hobart Town, depuis la première visite qu'il y avait faite en 1811. Les huttes et les misérables chaumières qui composaient cette ville à cette première époque, étaient alors changées en bâtimens solides et réguliers ; les rues étaient tracées avec soin ; on y voyait des maisons spacieuses élevées de deux étages, et dont l'architecture ne manquait pas de goût. Les principaux bâtimens publics qui avaient été construits, étaient la maison du gouvernement, une caserne militaire, une prison, un hôpital, une seconde caserne pour les déportés, qui était alors presque terminée. Sur la petite rivière qui traverse la ville, on avait établi quatre moulins à eau pour la mouture des grains ; on avait établi une excellente batterie sur la pointe Mulgrave, à l'entrée de la baie de Sullivan ; on avait placé un poste à signaux et un télégraphe sur le mont Nelson. On

avait donné une preuve d'attention pour les intérêts du commerce, dans la formation d'un grand quai, auquel on travaillait sur la baie de Sullivan pour faciliter le chargement et le déchargement des vaisseaux qui y abordent, ouvrage qui, joint aux avantages naturels de cette baie, en fera un des meilleurs mouillages de l'univers.

En général, continue le gouverneur, l'industrie et l'esprit entreprenant des habitans d'Hobart Town en font concevoir une opinion très-favorable; et les agrémens nombreux dont ils jouissent, et qui sont le résultat de leurs efforts, offrent une preuve sans réplique que des travaux faits avec persévérance obtiennent toujours une récompense certaine, tandis que le desir général de contribuer à l'embellissement de la ville, promet d'en faire une des plus belles et des plus florissantes de l'Australie. En rendant ce tribut d'éloges aux habitans, il ajoute qu'il serait injuste de ne pas attribuer en grande partie l'esprit d'industrie qui règne parmi eux, aux sages réglemens et aux arrangemens judicieux du lieutenant gouverneur Sorel, sous l'ad-

ministration duquel, pendant le court espace d'un peu plus de quatre ans, tous les principaux édifices publics, et la plupart des bâtimens particuliers, ont été construits; et c'est de la même source que sont dérivées toutes les autres améliorations.

Le gouverneur voulut savoir quel était le nombre des maisons que contenait alors cette ville, et il s'en trouva quatre cent-vingt-une. Il fit faire aussi le dénombrement de la population, et elle montait à deux mille sept cents et quelques âmes.

Hobart Town est agréablement située sur une plaine un peu inclinée, au pied de la montagne de la Table. Cette ville a près d'un mille de longueur du nord au sud, sur environ un demi-mille de largeur. Le beau ruisseau qui la traverse a une pente suffisante pour faire tourner tel nombre de moulins qu'on voudrait y établir, et les eaux en sont si abondantes, que, quand la population serait vingt fois plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui, les habitans en auraient de quoi fournir à tous les besoins de la vie. Les rues se

coupent à angle droit; mais toutes les maisons sont séparées les unes des autres. Le sol sur lequel la ville est placée est excellent, et les jardins produisent toutes sortes de végétaux en abondance (1).

(1) Suivant M. Wentworth, la population de cette ville, il y a trois ans, n'était que d'environ mille âmes. Les maisons en étaient misérables, la plupart n'ayant qu'un étage, étant couvertes en planches, et les murs n'en étant que crépis en plâtre à l'intérieur. La maison même du gouvernement était de mauvaise construction, et il y en avait quelques-unes appartenant à des particuliers, qui avaient meilleure apparence. On n'avait encore établi qu'un seul moulin sur la petite rivière qui traverse la ville; « mais (dit M. Wentworth) il y a dans les environs plusieurs autres ruisseaux sur lesquels il serait possible d'en construire, et c'est un avantage que ne possèdent pas les habitans du port Jackson, puisque dans tous les districts situés à l'est des montagnes bleues, il n'existe pas un seul cours d'eau capable de faire tourner un moulin. Aussi ne connaît-on, à Sydney, que des moulins à vent; et dans l'intérieur, les colons sont souvent obligés d'avoir recours à des moulins à bras; les

New Town, joli hameau, à deux milles et demi d'Hobart-Town, se compose principalement de fermes, à chacune desquelles sont attachées cent acres de terre, presque sans bois, et bien arrosées. De ce nombre sont celles de MM. Gunning, Luttrell, Evans, Pitt, Cockerell et Gatehouse. Celle qui était autrefois occupée par M. Whitehead appartient maintenant à la couronne. Il avait tenu toutes ses terres en état constant de culture pendant dix ou onze ans, sans leur donner aucun engrais, et cependant elles avaient rendu un produit moyen de quinze boisseaux de froment par acre, chaque année (1).

De New Town au nouveau Norfolk, la rive occidentale du Derwent est bordée de fermes en excellent état de culture, et qui s'étendent jusqu'à

vents, pendant la plus grande partie de l'année, n'ayant pas assez de force pour traverser les forêts, et mettre en mouvement les ailes des moulins». (*Note du Traducteur.*)

(1) Le lieutenant Jeffreys, qui donne quelquefois dans le merveilleux, dit trente-cinq boisseaux.

huit milles de ce dernier établissement. Là, des deux côtés du fleuve, s'élèvent des montagnes en partie couvertes d'arbres. Les sommets en sont rocailleux ; mais on voit sur leurs flancs une verdure qui conviendrait admirablement aux troupeaux. On trouve près de la rivière d'excellente pierre à chaux.

Le district de Sandy Bay ou de Queenborough s'étend à environ sept milles au sud d'Hobart Town, vers l'embouchure du Derwent. Les fermes y sont placées pour la plupart sur le côté d'une longue montagne, et ne contiennent que des terres à labour.

A l'est du Derwent, dans les environs de la baie de Ralph, est une étendue de pays découvert, nommé les plaines de Clarence. Le sol en est bon, et il se divise en petites portions, dont il a été fait concession aux colons les plus respectables qui avaient été transférés de l'île de Norfolk.

A quatre milles à l'ouest des plaines de Clarence est un petit hameau nommé la pointe du

Kangaroo. Il contient une quinzaine de petites fermes, médiocrement arrosées, mais ayant en arrière quelques montagnes qui fournissent de la pâture pour les bestiaux. Un peu plus loin, du même côté du fleuve, on trouve Geilston et Risdon, domaines appartenans au colonel Geils, et les plus beaux de cette partie du pays. Ils étaient loués il y a quelque temps à un nommé Potaskie, qui les entretenait en si bon état de culture, qu'en 1816 il y récolta plus de blé qu'il n'en fallut au gouvernement pendant un an, pour la consommation des officiers, des soldats et des colons auxquels il distribuait des rations.

Deux mille acres de terre accordés au substitut de l'avocat-général sont situés un peu au nord du Mont Direction. M. Miller, son voisin, a conduit sur le marché, en 1816, quatre cents boisseaux de froment, récoltés sur dix acres de terre(1),

(1) Le lieutenant Jeffreys, dans son ouvrage, réduit à quatre le nombre de ces acres, sans doute pour exagérer

indépendamment de la quantité nécessaire pour la consommation de sa famille; de sorte que sa récolte a excédé quarante boisseaux par acre. Il est bon néanmoins de remarquer que l'ensemencement avait été fait sur une terre où des bestiaux et des moutons avaient été parqués.

D'après le taux moyen, le froment semé dans cette île n'a jamais produit plus de vingt-cinq boisseaux par acre. Le sol serait plus productif s'il était sous la main de cultivateurs habiles. On ne suit pas un système régulier de culture, et il est surprenant que la récolte soit aussi bonne qu'on la représente, sur des terres si mal conduites, auxquelles on donne si peu d'attention, qu'on ensemence tous les ans sans jamais changer la nature des productions qu'on en exige, et qu'on ne prend aucun moyen pour fertiliser.

(1) An nord des fermes dont je viens de parler,

à la récolte, à raison de cent-vingt boisseaux par acre, à la manière de Munchausen.

sont les concessions faites au lieutenant Foster, au docteur Noble, à M. Beaumont et à plusieurs autres. Ces terres sont arrosées par le Jordan, qui se jette dans la baie d'Herdman. Elles sont excellentes tant pour la culture que pour l'engrais des bestiaux, n'étant couvertes que de peu de bois, et offrant de riches pâturages.

A quelques milles plus loin, sur la rive droite du Derwent, près des chutes d'eau, est le nouveau Norfolk, qui peut presque passer pour un pays plat. Il est occupé par une grande partie des colons venus de l'île de Norfolk, lors de l'évacuation de cet établissement, comme il a déjà été dit.

En face des rochers de Derbyshire, et précisément à l'endroit où ils commencent, se trouve Elizabeth Town, fondé par son Excellence le gouverneur Macquarie, qui, pendant sa longue administration, a fait son étude d'encourager par tous les moyens possibles le colon industriel, d'ajouter à son bien-être, et d'assurer la prospérité future de la colonie subordonnée de la terre de

Van Diemen. Dans ces efforts louables et dans l'exécution des mesures qu'il a adoptées, il a été parfaitement secondé par M. Sorell, lieutenant gouverneur.

La route à l'ouest de Cross Marsh, sur le Jordan, est de quatre milles et demi au nord 10° ouest. Cette rivière se dirige vers le nord, en serpentant dans une vallée communément appelée Black Marsh. On voit alternativement sur ses rives des plaines fertiles et des montagnes couvertes de bons pâturages. A la distance qui vient d'être mentionnée, le chemin conduisant à la rivière de la Daine Grasse (*Fat Doe river*), nom que lui ont donné les déportés déserteurs, il y a déjà long-temps, tourne autour d'une longue montagne, dont la montée est régulière et assez facile. La route ordinaire pour les chariots se dirige au nord-ouest, et est de six milles et demi, traversant un pays boisé et assez inégal, mais dont le sol est supérieur à la majeure partie des terres forestières du comté de Cumberland dans la Nouvelle-Galles du sud. Il devient plus léger, en approchant de cette rivière,

ayant une plus grande quantité de sable mêlé à la terre végétale. Cette rivière prend sa source dans une chaîne de montagnes situées au nord; l'eau n'en tarit jamais, et elle forme quelquefois de grands étangs. Elle déborde dans les grandes pluies, attendu que les rives en sont basses; mais le débordement n'est jamais assez considérable pour occasionner des inconvéniens sérieux à ceux qui pourraient vouloir former quelque établissement sur ses bords. Cette contrée s'étend du nord à l'est, aux pieds d'une chaîne de montagnes qui suit la même direction. Le terrain en est presque uni, et il ne s'y trouve que peu de bois. Le sol, qui est un peu léger, est disposé par veines, et est quelquefois pierreux. La plaine située au nord peut contenir environ cinq milles acres, et celle au nord-ouest, trois mille. Les montagnes sont couvertes de verdure, et la terre qui les avoisine est plus fertile que celle de la plaine. Les sommets en sont rocailleux, mais les troupeaux y trouveraient encore de quoi paître.

De Storekeeper's Hut, appartenant à M. Lord,

sur les bords de la rivière dont il vient d'être parlé, un sentier conduit au Shannon, rivière située à dix milles de distance et à l'ouest 20° nord du côté du nord et du sud, le sol est encore bon, jusqu'à un mille et demi de cette rivière. Au total, c'est un pays inégal, dans lequel se trouvent de spacieuses vallées, dont la terre est excellente. Elle n'est guères moins bonne sur les flancs des montagnes, mais, de même que presque dans toute l'île, les sommets de tous les terrains élevés sont rocailleux et couverts de broussailles. On a déjà fait observer qu'en approchant du Shannon, le sol n'est plus aussi bon. A un mille et demi de cette rivière, il est montueux, nu et stérile, jusqu'à la descente, qui est assez douce. Le cours du Shannon est rapide, et les rives en sont couvertes de gazon. De là un marais conduit à une étendue de bon terrain nommé les plaines de la Belette (*weasel's plain*). A environ six milles au sud, cette rivière se joint à une plus grande, connue sous le nom de Grosse Rivière (*Big-River*), et qui vient du nord-ouest. Près de ce confluent est une belle

vallée, nommée la vallée de la Hutte des Naturels (*Native Hut valley*). Les eaux continuent ensuite à couler vers le sud, jusqu'à leur jonction avec le Derwent.

La rivière de la Daine Grasse est presque parallèle au Shannon, et se jette dans le Derwent à environ vingt milles de la vallée de la Hutte. A quatre milles de cette vallée, les rives de cette rivière deviennent plus élevées et se changent peu à peu en montagnes et en dunes qui offrent d'excellentes terres labourables et de bons pâturages, surtout dans les vallées qui les séparent, et sur les côtés des terrains montueux couverts de bois. Le pays conserve le même caractère jusqu'au Derwent; mais, en approchant de ce fleuve, les montagnes deviennent escarpées, et le sont encore davantage près du confluent. Entre ce confluent et celui formé par la jonction de la Grosse Rivière avec le Derwent, sont situées *les hautes plaines*, contrée semblable à celle dont la description précède et peut-être supérieure. Les dunes et les montagnes diminuent graduellement à mesure qu'on avance vers le Derwent et la Grosse Rivière, et

sont remplacés par des plaines dont le sol est excellent. L'opinion de l'auteur est que ces rivières prennent leur source dans des lacs de l'intérieur.

On peut rendre praticable les gués de la rivière de la Daine Grasse, et ouvrir des communications à tous les environs avec Elizabeth Town, et avec la partie navigable du Derwent, qui est à l'ouest. A partir du gué le plus bas, et pendant une étendue de dix milles, conduisant au district de Macquarie, la terre est élevée et de bonne qualité.

Tout ce pays, traversant soixante milles à partir de Cross Marsh, est, à très-peu d'exceptions près, convenable à tous les usages auxquels l'homme civilisé voudrait l'employer, et il serait très-facile d'y pratiquer des communications.

En retournant à la baie d'Herdman, à l'extrémité septentrionale, on trouve les fertiles plaines de Bagdad, dont la majeure partie a été concédée à des colons. Du côté du sud, ces plaines sont arrosées par le Jordan; et, au centre, par une chaîne d'étangs. Elles occupent une étendue de huit milles de longueur, et de près de trois de largeur; le tout entouré de montagnes. Les terrains unis y sont

peu boisées, au point qu'en certains endroits, sur une étendue d'un demi-mille carré, on ne voit pas une centaine d'arbres. Les plaines de Bagdad tiennent à un autre canton nommé le Buisson de l'Arbre à Thé (*Tea tree Bush*). C'est une belle vallée de huit milles de longueur, aboutissant à un défilé étroit, nommé les Fours (*Oven*), à cause du grand nombre de cavernes qui s'y trouvent.

Au-delà est le district de la rivière au Charbon, s'étendant du nord au sud. A son retour de Launceston à Hobart Town, lors de sa dernière inspection, le gouverneur Macquarie fit une excursion dans ce district et dans celui de Pitt Water, dont il sera parlé ci-après, et il déclara qu'il était particulièrement satisfait de voir l'état d'amélioration de ces beaux établissemens, les travaux de l'agriculture y étant conduits sur une échelle beaucoup plus étendue que dans aucune autre partie de la terre de Van Diemen.

On peut voir ce beau canton, presque dans toute son étendue, du haut des montagnes des Fours, dont l'élévation est de cent cinquante à

cent quatre-vingt pieds. Il est impossible de décrire la beauté du point de vue qu'on y découvre, l'œil flottant sur un pays plat de plus de dix mille de longueur sur trois ou quatre de largeur, entouré de toutes parts par des montagnes dont la rampe est douce et facile, et arrosé par la rivière au Charbon qui le traverse. De jolies chaumières, parsemées çà et là, ajoutent un nouveau charme à cette perspective : le terrain, en général, y est d'une excellente qualité.

Ayant passé la chaîne de montagnes situées à l'est des Fours, où il paraît y avoir une grande abondance de bon charbon, et, après avoir traversé la rivière qui en porte le nom, on trouve de riches pâturages placés entre ce qu'on appelle les montagnes d'Eau Douce (*Sweet water hills*); et à l'extrémité de ces montagnes, commence le district de Pitt Water. A droite de la route sont les montagnes d'Eau Douce; et, à gauche, Orierton Parc, appartenant à M. Edouard Lord, qui occupe une petite maison située sur le côté d'une pièce de terre de forme oblongue, contenant en-

viron mille acres , et sur laquelle il y a si peu de bois , qu'elle paraît un peu nue. En avançant plus loin du côté de l'est , on entre dans le district de Pitt Water , où il se trouve soixante à soixante-dix fermes en état de culture. On pourrait l'appeler le grenier à grains de la terre de Van Diemen. Ce canton n'est encore couvert que de peu de bois , et , dans quelques parties où l'on emploie la charrue , il ne s'en trouve pas du tout.

Le sol , pour la plus grande partie , est une riche terre végétale , arrosée par plusieurs ruisseaux. Le bois qui s'y trouve est bon pour la construction , et l'on peut s'y procurer en abondance l'argile et la pierre à chaux. Des bâtimens de moyen port peuvent y charger le grain , la farine , et toutes les autres productions du canton pour les transporter dans toutes les parties du monde ; de sorte qu'on y jouit de tous les avantages des établissemens situés sur les rives du Derwent.

En partant d'Hobart Town , on se rend à Launceston , en passant un bac à la pointe du Kangaroo , et en traversant d'abord le district de la ri-

vière au Charbon, et ensuite les plaines de Jérusalem; mais la route la meilleure et la plus généralement suivie est de cotoyer la rive méridionale du Derwent pendant environ neuf milles, et de passer le fleuve à Austin's Ferry, où l'on trouve un grand bac dans lequel peuvent entrer les voitures, les charriots et les bestiaux.

Delà on traverse de beaux pâturages, le long des plaines de Bagdad, jusqu'à ce qu'on arrive dans la vallée serpentine, qu'il faut suivre pendant environ un mille et demi. Elle est si étroite en certains endroits, que deux voitures n'y peuvent passer de front. Les rochers qui la bordent sont presque perpendiculaires, et s'élèvent à une hauteur considérable. Leurs flancs contiennent plusieurs cavernes creusées par la nature. L'entrée en est étroite, mais elles s'élargissent dans l'intérieur: elles pourraient donner abri à quinze ou vingt hommes.

En sortant de cette vallée, on entre dans un canton consistant en trois à quatre mille acres de terre presque nivelée, n'offrant que peu de bois, et présentant partout de bons pâturages. Au mi-

lieu de cette plaine coule le Jordan , petite rivière qu'on peut traverser à gué en certains endroits , pendant l'été , sans avoir de l'eau plus haut que la cheville. Au-delà des montagnes qui l'entourent , on entre dans une plaine plus spacieuse , composée de dix à douze mille acres du sol le plus beau et le plus riche. On l'appelle la plaine des Quatorze Arbres (*Fourteen Trees plain*) , à cause de quatorze arbres d'une forme singulière , qui y sont placés en bouquet. On y trouve beaucoup de gibier , et les bestiaux y réussissent admirablement. A son extrémité vers le nord , sont les sources Macquarie. Montant un peu , et traversant une chaîne de montagnes , on arrive dans une longue vallée dont la terre est si grasse , qu'il est presque impossible d'y passer dans les temps humides.

Cette vallée se rétrécit à son extrémité ; et , après avoir passé entre deux montagnes , on se trouve tout à coup dans un canton charmant nommé les plaines d'York. Sans le voir de ses propres yeux , il est impossible de se figurer la grandeur du spectacle que ce lieu présente. Des vallées à pente

douce, formées par de nombreuses petites montagnes, dont quatre, qui s'élèvent à environ deux cents pieds, sont à peu près à égale distance l'une de l'autre, offrent le plus beau paysage imaginable. La forme de cette plaine est une espèce de cercle irrégulier d'environ trois milles de diamètre, et contenant plus de quatre mille acres de terre. Pendant la saison humide, il s'y forme un ruisseau qui réunit une chaîne d'étangs qui arrosent suffisamment tout ce canton. Il est à présumer que ces étangs ont une communication avec le lac de Lemon, où le Jordan prend sa source. Dans les hivers rigoureux, plusieurs parties de la vallée sont submergées.

Cet endroit délicieux n'a encore que peu d'habitans. Cependant, depuis trois ans, quelques petits colons s'y sont établis, et quand on en connaîtra toutes les beautés, et qu'on appréciera tous les avantages qu'il présente au cultivateur, il n'y a nul doute qu'il ne devienne populeux.

A cinquante-cinq milles d'Hobart Town, en suivant toujours la même route, est un canton

qui n'est inférieur à celui dont il vient d'être question, que pour la beauté pittoresque; car il ne lui cède en rien pour la bonté du sol. Le nom sous lequel il est connu est les *Trous du Plat d'Étain*. Il consiste entièrement en montagnes et en vallées.

De même qu'en approchant des plaines d'York, on entre alors dans une seconde vallée, à l'extrémité de laquelle on aperçoit, du haut d'une petite éminence, les plaines de la Salière. Après avoir passé les étangs des Antilles, au pied de cette hauteur, on entre dans ce grand district par une route de quinze milles de longueur. Les montagnes dont on y est environné sont beaucoup plus élevées que toutes celles qu'on a vues jusqu'alors.

Sur ces plaines, il y a certains endroits où l'on fait plusieurs milles sans rencontrer un seul arbre. Le sol n'y est pas uniformément bon; mais il produit d'excellens pâturages pour les troupeaux. C'est une argile dure et compacte, mêlée de gravier. Cependant, dans quelques parties, et surtout dans le voisinage de l'eau, la terre n'est inférieure

à celle d'aucun des districts cultivés de toute l'île.

A environ trois milles à l'est de la route, est une montagne nommée Henriette, d'environ cent pieds de hauteur, et terminée par une surface aride et stérile de quinze à vingt acres. Le sommet en est plat ; et, vu de loin, il ressemble à une fortification militaire.

Les pâturages de cette partie de l'île sont fort bons, surtout aux étangs des Antilles qui, après avoir serpenté pendant cinq ou six milles dans une vallée et sur la plaine, se réunissent au Blackman, petite rivière, mais assez profonde en certains endroits.

En quittant les plaines de la Salière, on passe le long d'une chaîne d'assez hautes montagnes, laissant de chaque côté une belle étendue de terrain un peu élevé, qui fait en quelque sorte partie des plaines mêmes. On voit, non loin de là, une montagne de forme singulière, qu'on a nommée le Pain de sucre de Grime, d'après le nom d'un colon qui, il y a quelques années, avait choisi ce

lieu pour y faire des observations. Elle est élevée d'environ cinq cents pieds au-dessus du niveau de la plaine. Du sommet, on a la plus belle vue imaginable ; l'œil, de certains côtés, pouvant se porter jusqu'à la distance de quarante milles, et apercevant de toutes parts une riche étendue de pays où la culture n'a pas encore pénétré. On arrive ensuite à la rivière de Macquarie, à l'extrémité septentrionale de la plaine, et l'on y trouve un sol excellent et des points de vue magnifiques.

Cette rivière forme la limite méridionale du comté de Cornouailles. C'est une belle et riche partie de l'île ; mais qui ne diffère pas matériellement de celle qu'on a nommée le comté de Buckingham. Néanmoins, la balance penche en sa faveur, les terres y étant, en général, plus basses et mieux arrosées.

Après avoir passé le Macquarie, qui coule vers le nord-ouest jusqu'à sa jonction avec la rivière du Lac, on traverse un beau canton de huit milles de longueur, et d'une largeur considérable, nommé les plaines d'Argyle, des Antilles, et de Mac-

klaine, et l'on arrive à une rivière nommée l'Elizabeth, qui se jette dans le Macquarie, à quelques milles à l'ouest de l'endroit où on la passe à gué. Le pays conserve le même caractère dans les plaines de Macquarie, jusqu'à un bois que son excellence le gouverneur a nommé la forêt d'Epping. L'extrémité orientale de ce canton touche le Sud-Esk, et s'étend vers le nord, jusqu'à la rivière du Lac. La plus grande partie du terrain est excellente et fournit de superbes pâturages. A douze milles plus loin, vers le nord, on passe à gué le Sud-Esk, et l'on se trouve dans les plaines d'Henriette, que le Sud-Esk borne aussi du côté de l'est. Aucun sol, dans toute l'île, n'est plus riche que celui de ces plaines. La terre y est abondamment couverte de verdure, et de riantes collines ; des vallées verdoyantes offrent une variété agréable. Vers le nord-est, le pays continue à être plat, et communique aux Nouvelles Plaines, qui ne sont pas aussi étendues que celles d'Henriette, mais dont le terrain n'est pas moins bon. Plusieurs colons s'y sont établis, et le

voyageur peut trouver la table et le logement chez M. Gibson , homme fort industriel qui s'occupe à engraisser des bestiaux. A deux milles plus loin , on a à traverser le Sud-Esk , sur les rives duquel plusieurs cultivateurs font valoir les plus belles terres à blé qu'on ait jamais vues.

A deux milles au nord de ce gué , sont les plaines de Bredalbane. Dans ces environs , la contrée est supérieure en richesse et en beauté aux plaines d'York , et l'on peut regarder ce district comme un des plus magnifiques de toute l'île. Il s'étend vers le nord jusqu'au bout d'une vallée spacieuse , arrosée par une chaîne d'étangs qui aboutit dans le Nord-Esk. Les colons ont élevé en cet endroit d'immenses troupeaux de bêtes à cornes et de moutons. Le sol , qui est très-riche , est formé d'un mélange de terre grasse et de substances végétales décomposées , provenant des bois environnans. Un peu à l'est de ses limites , est l'endroit remarquable nommé Corra Lin , dont il a déjà été parlé. Le Nord-Esk , sortant de sa source , se précipite avec violence sur quinze à vingt rangées de rochers , et

rejaillit presque à la même hauteur, en tombant à leur base. Pendant sa course en ligne droite, qui a près d'un mille de longueur, l'eau coule avec rapidité, et fait un tel fracas, que lorsque deux personnes sont sur les bords, il leur est impossible de converser assez distinctement pour se faire entendre l'une de l'autre. Les rochers et les arbres qui semblent suspendus en cet endroit sur la rivière, remplissent l'esprit du voyageur d'un sentiment de surprise et d'admiration. De cet endroit, on n'a plus qu'environ neuf milles à faire pour arriver à Launceston. La route qui y conduit traverse des terres cultivées, et elle est passable, surtout la partie située sur les plaines de Paterson.

Toutes les parties de ce district conviennent admirablement à la culture des grains de toute espèce, et quelques-unes sont propres à l'engrais des bestiaux. La rivière qui le traverse en fertilise le sol, et ses sinuosités ajoutent en même temps à la beauté du paysage.

Le village de Launceston est dans une situation

délicieuse , au pied d'une colline , sur une plaine contenant environ deux cents acres de terre. Il est fourni d'eau par la cataracte qui se trouve à la jonction du Sud-Esk et du Tamar. Cet établissement a déchu depuis quelque temps , le gouvernement ayant jugé à propos d'en former un autre plus près de l'embouchure du Tamar.

Georges Town est ce nouvel établissement qui est devenu le siège du gouvernement , du côté du port Dalrymple. Pour en reconnaître l'état florissant , il suffira de jeter les yeux sur l'extrait suivant du rapport fait par le gouverneur Macquarie de sa dernière visite d'inspection.

« Son excellence arriva le 10 mai à Launceston , et y fut reçue par le lieutenant-colonel Cimetière , commandant du port Dalrymple , les officiers civils et militaires , et les principaux habitans , avec les égards et le respect qui lui étaient dus.

« Après avoir passé quelques jours à Launceston , et en avoir visité les divers établissemens publics , le gouverneur descendit le Tamar , et se rendit par eau à Georges Town , situé sur la baie d'York ,

près du port Dalrymple, à quelques milles du détroit de Bass. Il fut agréablement surpris, en voyant les progrès très-considérables qui y avaient été faits depuis peu dans la construction des édifices publics le plus immédiatement nécessaires dans ce nouvel établissement ; une grande partie desquels progrès peut s'attribuer à la surveillance personnelle du commandant, dont le quartier-général y avait été transféré de Launceston dans cette vue, en mai 1819.

« Le gouverneur éprouva une satisfaction toute particulière en voyant que les soldats et les déportés avaient été respectivement logés d'une manière convenable, les premiers ayant une très-bonne caserne, et les seconds des huttes et des jardins d'une grandeur suffisante pour y faire croître une abondance de légumes.

« Les principaux édifices terminés à Georges Town, sont : une maison pour le commandant, des quartiers pour les officiers civils et militaires, un presbytère commode, une chapelle provisoire, une prison ; un corps-de-garde, un magasin tem-

poraire, enfin une grande école qui est presque terminée. Non seulement Georges Town est dans une belle situation, mais cette situation est admirable pour le commerce, étant sur les bords d'un fleuve navigable pour les bâtimens du plus haut port, et n'étant qu'à peu de distance du détroit de Bass. On y trouve aussi l'avantage d'avoir des sources d'eau douce dans son voisinage immédiat.

« Le gouverneur, ayant passé trois jours à admirer les progrès du nouvel établissement de Georges Town, retourna le samedi 29 mai à Launceston par terre, afin d'examiner la route récemment ouverte entre ces deux places, séparées par une distance de trente-quatre milles.

« Le gouverneur, ayant trouvé les édifices publics originaires construits à Launceston, dans un tel état de dégradation, que la réparation en est impossible, et considérant que ces édifices sont de nécessité indispensable, a ordonné la construction immédiate de ceux ci-après, savoir : une prison ; une caserne ; un hôpital ; des magasins et

et greniers ; un bâtiment pour un officier militaire, et un autre pour un aide-chirurgien ; les seuls édifices publics en état de servir, étant une école et une chapelle provisoire , qui ont été construites récemment, et dont la construction est solide. »

Le gouverneur Macquarie , continuant son rapport , ajoute , « qu'ayant inspecté avec beaucoup de plaisir les principaux établissemens d'agriculture des environs de Launceston , il prit congé de cette partie de l'île, et retourna à Hobart Town , en visitant les fermes établies pour la culture des terres et l'engrais des bestiaux, qui se trouvent entre ces deux points, et sont situées sur les bords du Derwent , au-dessus d'Elizabeth Town, en y comprenant les districts du nouveau Norfolk et de Macquarie. Sur sa route de Launceston à Hobart Town , des circonstances locales le déterminèrent à marquer le site de quatre villages, savoir : Perth, sur la rive gauche du Sud-Esk à quatorze milles de Launceston ; Campbell Town, sur la rive septentrionale de l'Elizabeth, à vingt-huit milles de Perth ; Oatlands, sur les bords du lac Jéricho,

dans les plaines de Westmoreland , à trente milles de Campbell Town , et Brighton , sur la partie des plaines de Bagdad , située entre le Jordan et la crique de Strathallan , à trente-cinq milles d'Oatlands et à quinze d'Hobart Town. Dans la formation de ces nouveaux établissemens , on a consulté tout ce qui pouvoit être utile ou agréable aux colons qui s'y fixeraient. Ils sont entourés de riches terre d'une grande étendue , et ils forment en même temps les anneaux d'une chaîne régulière de stations entre Hobart Town et Launceston , ce qui rendra plus commode et plus facile le voyage d'un de ces points à l'autre.

« Dans la vue de l'importance que peuvent acquérir ces villages , Son Excellence a recommandé au lieutenant gouverneur de la terre de Van Diemen de veiller à leur prompt établissement , et d'engager des ouvriers exerçant des professions utiles à s'y fixer. »

Revenons au comté de Cornouailles. A huit ou dix milles au sud-ouest de Launceston est le district des plaines de Norfolk. La route qui con-

duit à cette partie de l'île, traverse un pays couvert de bois épais. Quoiqu'il porte le nom de plaines, ce district est coupé par un grand nombre de hauteurs, dont quelques-unes s'élèvent à trente ou quarante pieds en hauteur perpendiculaire.

Indépendamment des montagnes qui l'entourent, il contient plus de six mille acres d'excellente terre, arrosée par deux rivières, le Sud-Esk, et la rivière du Lac. Leurs eaux se débordent quelquefois sur les terres basses; mais, comme elles se dispersent sur une immense surface de pays plat, et qu'elles s'élèvent rarement au-dessus de six à sept pieds, on a toujours le temps de mettre les bestiaux en sûreté sur les hauteurs. Ces inondations partielles arrivent très-rarement, et l'on n'en a eu que deux exemples depuis que ce district est habité. Les terrains élevés sont en général couverts de bois, et le sol est très-favorable à la végétation.

Ce district, de même que toute l'île en général, offre beaucoup d'amusemens au chasseur. On y trouve un grand nombre de bécassines, de cailles,

de canards sauvages , de poules d'eau et d'autres oiseaux , ainsi que des émus et des kanguroos ; ces derniers descendent ordinairement pendant la nuit des hauteurs pour venir paître dans les plaines , qui sont bornées à l'occident par les montagnes de l'ouest , aux pieds desquelles se trouvent de grands lacs qui sont le rendez-vous d'une foule d'oiseaux sauvages.

A seize milles à l'ouest de ces plaines , on a récemment découvert une vaste étendue de pays , qui , quoique bien arrosé , n'est pas sujet aux inondations. Il est pourtant à propos de faire observer qu'aucun des débordemens qui ont eu lieu jusqu'ici dans cette île , n'a eu de suites fâcheuses , et n'a fait manquer la récolte.

Ce canton , nouvellement reconnu , a environ quinze milles d'étendue. Quelques personnes y conduisent leurs bestiaux , pour empêcher qu'ils ne se mêlent avec les autres troupeaux.

Dans la partie orientale du comté de Cornouailles se trouve une vallée de vingt à trente milles de longueur , située entre deux chaînes de hautes mon-

tagnes , se dirigeant au sud-est, et qu'on n'a recon- nue que depuis peu. Les collines sont modérément couvertes de bois ; mais il en existe fort peu dans la vallée. Elle est arrosée par plusieurs petits ruis- seaux et par de grands étangs , et communique à une partie de la côte , qui forme la grande baie nommée le port du Grand Cygne (*Great Swan port*), au nord de l'île Maria.

Outre les plaines dont nous venons de faire la description, il y a encore plusieurs autres petits districts , qui offrent tous en général le même caractère , et qui , l'un parmi l'autre , peuvent contenir deux à trois milles acres de bonnes terres.

« Les routes bien tracées, dit le gouverneur Macquarie, qui conduisent d'Hobart Town aux divers établissemens de l'intérieur, et les ponts jetés sur les rivières et les criques qui les coupent n'ont pu manquer d'exciter la surprise et l'admiration de Son Excellence. On a par-là rendu faciles et commodes les communications entre Hobart Town, et toutes les principales

fermes qui se trouvent sur les deux rives du Derwent.

« Sur la grande ligne , s'étendant d'Hobart Town au port Dalrymple , une partie de route , allant jusqu'au nord de Constitution Hill , est presque terminée ; une autre s'étend jusqu'aux districts de la rivière au Charbon et de Pitt Water , et une troisième conduit à celui de Macquarie , en traversant le nouveau Norfolk et les établissemens qui y sont situés sur les deux rives du Derwent. Ces routes , qui ont été tracées et exécutées sous la surveillance du major Bell , du quarante-huitième régiment , ingénieur et inspecteur des travaux publics à Hobart Town , prouvent le zèle de cet officier pour le bien public , et lui font honneur. Elles paraissent avoir été dessinées judicieusement , et exécutées avec célérité. Il est inutile d'appuyer sur les avantages que retirera ce pays en étant ainsi coupé par de bonnes routes ; tous les colons savent les sentir et les apprécier. Toute la route , depuis Hobart Town jusqu'à Launceston , distance de cent vingt milles , à laquelle on tra-

vaille aux deux extrémités, sera terminée aussitôt que les ouvriers nombreux qui y sont occupés auront pu mettre à fin une entreprise aussi grande qu'importante. »

Les observations contenues dans cette pièce officielle répondent en grande partie aux remarques sensées de M. Wentworth sur l'état des routes dans la terre de Van Diemen. Relativement à ce qu'on peut appeler les routes de traverse, il dit que : Quiconque veut établir dans quelque endroit une route pour les chariots, marque les arbres dans la direction qu'il desire qu'elle prenne, et ces marques servent à guider ceux qui ont besoin d'y passer après lui. En peu de temps, les traces des chevaux et des roues deviennent visibles; l'herbe est foulée et finit par disparaître, et la route se trouve formée. Elle n'est sans doute pas aussi bonne que celles de construction ordinaire; mais elle suffit pour l'utilité de ceux qui la fréquentent. S'il arrive qu'elle soit coupée par un ruisseau ou une rivière qui n'est pas guéable, on abat quelques arbres de longueur suffisante pour reposer sur les

deux rives; on place en travers leurs branches ou de plus petits arbres, et l'on recouvre le tout de terre. »

Suivant cet écrivain, si la colonie de la terre de Van Diemen se trouve encore fort en arrière de la Nouvelle Galles du sud, pour la formation des routes, cette circonstance ne doit pas tant s'attribuer à ce qu'elle a été fondée plus récemment, qu'en ce que la plupart des établissemens s'y sont faits sur les bords de rivières navigables. Au port Dalrymple, la majorité des colons se sont fixés sur les rives du Nord-Esk, jusqu'à l'endroit où il peut porter bateau. Il faut aussi songer que les bâtimens du plus haut port peuvent remonter le Derwent jusqu'à vingt milles de son embouchure. Un peu plus haut, il y a des chutes d'eau qui interrompent la navigation; mais, à peine ce canton est-il encore habité; et, quand la nécessité l'exigera, au moyen d'un court transport de marchandises par terre, ce fleuve sera encore navigable pour des barques, jusqu'à une distance considérable. Les cultivateurs qui ne sont pas établis sur

les rives du Derwent ont placé leurs fermes dans le district de Pitt Water, qui s'étend le long de la côte septentrionale du grand havre nommé la baie du Nord; par conséquent ils ont les mêmes facilités que ceux qui habitent les bords du Derwent, pour envoyer par eau leurs grains au marché; et ils préfèrent naturellement le mode de transport qui est le moins coûteux. Il est donc facile de voir que les avantages supérieurs que procure la navigation intérieure sont la principale cause qui a fait négliger jusqu'ici la construction des routes dans cette colonie. La facilité qu'elle présente pour le transport par eau de tous les produits de l'agriculture, peut véritablement se regarder comme un principal point de supériorité que les colons de la terre de Van Diemen peuvent réclamer sur leurs frères du port Jackson.

Le lieutenant Jeffreys rapporte qu'il a traversé presque toute l'étendue de l'île, depuis Hobart Town jusqu'à Launceston et le port Dalrymple, distance de cent vingt-cinq milles, dans un barouche attelé de trois et quelquefois de quatre che-

vaux, sans trouver plus de vingt milles de ce qu'on pouvait appeler une route. Il fit le reste du chemin sur une belle pelouse de terrain uni, où très-peu d'arbres gênaient la marche ou interceptaient la vue.

CHAPITRE IV.

Chasse du kangouroo et de l'ému. — Quantité de gibier qui se trouve dans la terre de Van Diemen. — Exportation de cette colonie. — Bestiaux. — Laines. — Blés. — Pommes-de-terre et légumes. — Leur supériorité sur ceux de la Nouvelle Hollande. — Peaux de veaux marins. — Huile de baleine. — Restrictions qu'éprouve le commerce de cette colonie. — Fabriques et Manufactures. — Cours de Justice. — Déportés fugitifs. — Leur organisation en bandes de brigands. — Crimes qu'ils commettent en 1817. — Mesures que prend le gouvernement pour les détruire. — Résultats qu'elles produisent. — Réflexions sur la force militaire de cette île.

La chasse du kangouroo et de l'ému forme le principal amusement des colons dans la terre de Van Diemen comme dans la Nouvelle Hollande. Le premier de ces animaux est, comme on le sait, particulier à ces deux colonies, et d'une forme fort extraordinaire, ayant les jambes de devant fort

courtes, et celles de derrière fort longues. Il ne se sert des premières que lorsqu'il prend sa pâture ou qu'il se repose; mais, par le moyen des secondes, et à l'aide d'une queue garnie de muscles vigoureux, il s'avance en sautant avec autant de vitesse qu'un lièvre peut courir, et souvent, mais surtout pendant les temps de sécheresse, devance à la course le lévrier le plus agile. L'ému est un oiseau qui a à peu près la taille et la forme de l'autruche, ayant de très-longues jambes et des ailes fort courtes, qui le mettent en état de courir avec beaucoup de rapidité. Il est pourtant rare qu'il échappe aux chiens, à moins qu'il ne se trouve dans le voisinage d'un buisson où il cherche invariablement à se réfugier. Le poids du kangaroo est en général de quarante à cent livres; on en a pourtant quelquefois trouvé qui en pesaient jusqu'à cent cinquante; l'ému pèse de soixante à cent vingt livres. Tous deux sont naturellement timides, et ils abandonnent bientôt les districts habités, pour se retirer dans les cantons non fréquentés.

Pour jouir parfaitement de cette chasse, il est

donc nécessaire de sortir des terrains qui ont été mis en culture. Dans ces occasions, on a coutume de dresser une tente, pendant la nuit, dans quelque endroit connu pour être fréquenté par ces animaux. On y soupe, on y passe la nuit, et, dès le premier rayon du jour, on se met en chasse, si on peut appeler chasse ce qui n'est qu'une espèce de boucherie, tant le gibier est en grand nombre. Les chiens suffisent seuls pour en détruire une immense quantité. Il n'est pas rare qu'ils en fassent partir des troupes de soixante ou quatre-vingt de chaque espèce. Une troupe succède à l'autre si rapidement, qu'on a vu tuer vingt-six kanguroos dans une matinée; et l'on dit que des chasseurs ont quelquefois rempli deux chariots de kanguroos et d'émus avant neuf heures du matin. Le lieutenant Jeffreys observe avec raison, « que les bœufs et les moutons, étant en assez grande quantité pour fournir aux besoins des habitans, il est à désirer qu'on renonce à ce système inconsidéré de carnage; et que, comme la chasse du kangaroo procure autant d'amusement et d'exercice que celle

du cerf en Europe, il serait bon de l'assujettir à quelques réglemens pour prévenir leur destruction totale. Sans une mesure semblable, on verra s'éteindre dans cette île la race de ces animaux précieux. »

Un homme, qui a résidé dans les deux colonies, sait que la terre de Van Diemen procure plus d'amusement et de profit au chasseur, que la totalité de la Nouvelle Hollande. Quoiqu'il ne s'y trouve ni perdrix, ni faisans, ni coqs de bruyère, il y existe une variété infinie d'autres oiseaux. Le eigne noir, la sarcelle, la poule d'eau, la bécassine, des canards de toute espèce, des cailles, s'y trouvent en grande abondance. Ces derniers oiseaux dédommagent parfaitement du manque de perdrix. Le bandicoat et le kangaroo-nain y sont aussi en quantité, et offrent au chasseur le même amusement que le lièvre et le lapin. Les rivières et les lacs fournissent également aux plaisirs du pêcheur.

Les exportations de cette île, dont plusieurs articles sont fort utiles à la colonie de la Nou-

velle Galles du sud , consistent , en général , en bêtes à cornes , moutons , laine , farine , viandes salées , langues , jambons , poisson sec , cuirs , suif , barille , écorces à tanner , peaux de veaux marins et huile de baleine. L'extrait suivant , d'une gazette de Sydney , du 18 juillet 1818 , fera voir jusqu'où pourra aller , par la suite , l'exportation des bestiaux , et l'on ne peut douter qu'il ne s'établisse avec l'Inde un commerce d'échange qui procurera aux colons les productions de ce pays , dont ils peuvent avoir besoin. « *Le duc de Wellington* , capitaine Collins , chargé de douze cents moutons et de douze vaches , a mis à la voile d'Hobart Town , pour l'île de France , le 29 du mois dernier ; comme aussi *Le Frédéric* , capitaine Williams , avec une cargaison de quarante-huit vaches. »

La laine promet aussi de devenir un des principaux objets du commerce d'exportation de ce pays. Voici dans quels termes le gouverneur Macquarie s'exprime à ce sujet dans le compte qu'il a rendu de sa dernière inspection. « Il s'était

trouvé heureux d'observer que par l'introduction des mérinos, dont quelques-uns avaient été importés directement d'Angleterre, et dont la plus grande partie avaient été envoyée par le gouvernement de la colonie de la Nouvelle Galles du sud, et provenaient du grand troupeau de mérinos de race pure de J. Mac Arthur, la qualité des laines s'est considérablement améliorée dans la terre de Van Diemen, et que, quoique ces laines ne soient pas tout à fait égales à celles produites dans la première colonie, elles paraissent devoir acquérir bientôt un degré de perfection qui en fera un excellent article d'exportation dans la mère-patrie. »

M. Wentworth, qui, comme étant né dans la Nouvelle Hollande, aurait pu être soupçonné de voir avec quelque jalousie la possibilité d'une rivalité entre les deux colonies, relativement aux laines, ne s'exprime pourtant pas en termes moins forts. Il dit que « les établissemens sur les rives du Derwent et au port Dalrymple, quoique situés dans un climat plus froid, et par conséquent paraissant

moins favorable à la production d'une belle laine, fournissent d'aussi bons pâturages, et présentent, sous tous les rapports, les mêmes facilités pour élever les moutons espagnols; qu'il est donc raisonnable d'espérer, en comparant le climat de ces établissemens avec celui de la Saxe, que leurs toisons ne dégèneront pas, si le système qu'on suit dans ce dernier pays pour le traitement des bêtes à laine, est adopté dans cette colonie. La Saxe est située entre les 50 et 51 degrés de latitude septentrionale; la terre de Van Diemen, au nord et au sud de laquelle sont formés ces établissemens, est placée entre les 41 et 43 degrés de latitude méridionale; ainsi donc, même en ayant égard au degré de froid supérieur de l'hémisphère antarctique, la totalité de cette île possède un climat plus favorable à la crue de la laine que la plus belle partie d'un pays dont les laines excèdent en valeur celles d'Espagne et d'Italie». Il pense que, dans l'espace de vingt ans, l'exportation immense qui peut avoir lieu, sous des réglemens convenables, dans le seul article des laines,

suffirait pour élever la prospérité des colons de la Nouvelle Galles du sud et de la terre de Van Diemen à un aussi haut degré que celle dont jouissent aucuns sujets de sa majesté britannique, sur quelque partie du globe qu'ils se trouvent ; et qu'ils pourraient être en état d'envoyer tous les ans dans la Grande-Bretagne, pour un million sterling, au moins, de belles laines.

On a fait observer que la Nouvelle Hollande consommait une grande partie des productions de la terre de Van Diemen. Ceci s'applique plus particulièrement au blé. En mars 1817, lors du débordement de l'Hawkesbury, sur les rives duquel se sont formés les principaux établissemens d'agriculture, et où les colons laissent souvent leurs meules de grains, sans songer à les mettre à l'abri de ces terribles inondations, la terre de Van Diemen se trouva en état d'envoyer elle seule sur le marché du port Jackson, environ vingt mille boisseaux de froment qu'on avait récoltés, sans savoir encore où l'on pourrait les vendre. Il est donc évident que les colons de la terre de Van Diemen, uniquement en vue de la possibilité d'une inondation

dans l'autre colonie, qui y est si souvent exposée, sèment presque le double du blé qui leur est nécessaire pour leur consommation, et l'on ne peut douter que, si on les encourageait à porter leur industrie à cet égard au plus haut point, ils ne fussent en état d'exporter des grains au moins trois fois autant qu'en 1817. Dans ce cas, le gouverneur de la Nouvelle Galles du sud n'aurait guère besoin d'envoyer dans l'Inde, comme il l'a fait récemment plusieurs fois, pour s'approvisionner de cette denrée indispensable pour la subsistance des hommes.

Indépendamment de ces vingt mille boisseaux de blé, environ trois cent quatre-vingts tonneaux de pommes de terre furent envoyés au port Jackson dans la même occasion. Et l'on peut remarquer ici, comme une preuve de la supériorité du sol pour la production de cette racine précieuse, et l'on peut même dire de tous les légumes en général, que les pommes de terre qu'on cultive dans les environs du port Jackson, ne sont ni grosses, ni farineuses, ni susceptibles de se conserver plus de quelques semaines; tandis que

celles de la terre de Van Diemen sont de la force d'un gros radis de Suède ; qu'elles sent farineuses et du meilleur goût, qu'elles se gardent parfaitement d'une récolte à l'autre, et que chaque tige en produit une grande quantité. On en a vu qui pesaient jusqu'à cinq livres. Les carottes y ont dix-huit pouces de longueur, neuf ou dix de circonférence près de la tige, et la totalité en est bonne à manger. Si l'on prend tous ces faits en considération, on ne sera pas surpris qu'en général, les productions de la terre de Van Diemen, blé, pommes de terre, viande de boucherie, s'achètent avec empressement au port Jackson, et s'y paient plus cher que les mêmes objets, produits de cette colonie.

Le lieutenant Jeffreys dit : « qu'avec l'orge et le houblon que la terre de Van Diemen est en état de produire, on pourrait fournir de la bière à toute l'Inde. L'orge qui y croît, vaut le meilleur d'Angleterre (1).

(1) Si l'on établissait dans cette île une bonne bras-

« Il n'existe pas, continue-t-il, un seul objet de luxe des Indes orientales que les habitans de cette île ne puissent se procurer par voie d'échange pour de la bière, des langues, des jambons, etc. Si la distillation était permise, le cultivateur trouverait son profit à semer une grande quantité de blé. Il en résulterait qu'on conserverait dans le pays, l'argent comptant qu'emportent les négocians de Londres et de Calcuta, qui y envoient tous les ans une grande quantité de vin, d'eau-de-vie, de thé, de sucre, etc.; objets pour lesquels ils refusent de prendre aucunes denrées en échange, ce qui épuise l'île de sa monnaie courante, au grand inconvénient des habitans.

serie, on n'y consommerait pas la moitié des liqueurs spiritueuses qui s'y boivent, et l'on rendrait moins fréquente la seule maladie qui règne dans la colonie, et qui est connue sous le nom de *Fièvre de Grog*. On doit regretter que les réglemens coloniaux défendent à tout habitant d'avoir en sa possession du mout de bière, à peine de condamnation aux travaux des mines à charbon.

Les peaux de veaux marins qu'on pêche sur les côtes de la terre de Van Diemen, s'envoient au port Jackson, et le poil remplace le castor pour fabriquer de beaux chapeaux. Cette marchandise, étant en grande demande en Angleterre, cette branche de commerce ne peut tarder à prendre de l'accroissement.

La pêche de la baleine, malgré les restrictions qui la gênent actuellement, fait aussi partie des relations commerciales de cette île. Toutes les baies, tous les havres sont remplis de baleines à une certaine saison de l'année. Ces léviathans des mers quittent l'océan agité pour chercher des eaux plus tranquilles, quand leurs femelles sont sur le point de mettre bas, ce qui arrive en novembre, et ils restent deux ou trois mois dans ces parages, avec leurs petits. A cette époque, une partie des barques de la colonie s'occupent tous les ans de cette pêche ; mais les droits qu'on fait payer en Angleterre pour toutes les huiles importées sur des bâtimens non enregistrés à cet effet dans ce pays, équivalent à une prohibition, et empêchent les colons de faire

plus d'huile qu'ils n'en ont besoin pour la consommation intérieure, et pour en fournir aux Indes Orientales, ce qui se borne en totalité à environ trois cents tonneaux par an.

Comme les baleines fréquentent, en cette saison, non seulement les baies et les havres de la terre de Van Diemen, mais encore le détroit de Bass, et les côtes méridionales de la Nouvelle Hollande, si les habitans de ces deux colonies pouvaient se livrer librement à cette pêche, elle deviendrait pour eux une source immense de richesse, et l'on ne peut douter qu'ils ne fussent en état d'exporter tous les ans dans la Grande-Bretagne plusieurs centaines de tonneaux d'huile.

Les progrès qu'ont fait les manufactures dans des établissemens comparativement si récents, sont une preuve frappante qu'ils sont dans une position plus florissante et plus prospère que ceux de l'ancienne colonie. On fait d'excellent tan avec l'écorce de différens arbres, et l'on y fabrique des souliers et des bottes d'aussi bonne qualité qu'en Europe. Dans le district de Pitt Water, et dans

quelques autres parties de l'île, on recueille une grande quantité de salicorne (1), qui, étant mêlée avec de la graisse, forme une substance savonneuse, susceptible d'être raffinée et de produire d'excellent savon. En un mot, cette île présente la perspective la plus encourageante, non-seulement au cultivateur industriel et entreprenant, mais à l'ouvrier et à l'artisan dont les travaux, dans leurs différentes professions, ne peuvent manquer d'être couronnés de succès.

Il n'existe, dans toute l'île, qu'une seule cour de justice, qui a été établie par une charte. Elle se nomme la Cour du lieutenant gouverneur. Elle se compose du substitut de l'avocat général, et de deux habitans respectables, nommés de temps en temps par le lieutenant gouverneur. La juridiction de cette cour est purement civile; elle ne connaît que d'affaires au-dessous de cinquante livres sterling, mais ses jugemens sont sans appel.

(1) Herbe marine, que les Anglais nomment *kelp*.

Les causes plus importantes , et toutes les affaires criminelles qui ne sont pas de la compétence des juges de paix sont portées , les premières devant la Cour suprême et les autres devant le tribunal criminel , au port Jackson.

Ces établissemens , n'ayant pour toute garnison que deux compagnies de soldats , on ne peut dire qu'ils soient en bon état de défense. On doit pourtant espérer que le gouvernement prendra sans délai les mesures nécessaires pour assurer la sécurité des colons ; d'autant plus que , d'après les dernières gazettes de Sydney arrivées en Angleterre , il paraît que ces infâmes bandits , ces déportés déserteurs , qui se sont réfugiés dans les bois , ne sont pas encore réduits , comme on l'avait annoncé.

Il nous reste maintenant à donner quelques détails sur ces brigands.

Il y a déjà plusieurs années que ces déportés fugitifs infestent les établissemens de la terre de Van Diemen , et mettent en danger la vie et les biens de quiconque ose se montrer ennemi de leurs déprédations. Dès le mois de février 1808 , cinq ans après la fondation de cette nouvelle colonie , la tête de

Lemon, bandit déporté, fameux par ses crimes, fut apportée à Hobart Town par trois hommes qui l'avaient tué pendant qu'il dormait, n'ayant osé l'attaquer qu'en cet instant. Il périt dans un endroit qu'on nomma ensuite les sources de Lemon, à peu de distance du grand lac qui porte aussi son nom.

Ces mécréans avaient poussé l'audace jusqu'à écrire des lettres menaçantes au lieutenant gouverneur et aux magistrats. Dans ce malheureux état d'anarchie, un sentiment simultané de terreur et de crainte s'empara de tous les habitans; les cultivateurs les plus respectables se réfugièrent dans les villes, ne voyant que ce seul moyen pour mettre leur vie en sûreté, et abandonnèrent, sans hésiter, leurs propriétés pour n'avoir pas à faire un sacrifice plus pénible en entreprenant de les défendre.

« Il n'y a, dit M. Wentworth, aucune espèce de crimes ni d'atrocités que ces brigands ne se permettent. Le vol, le meurtre, l'incendie étaient leurs passe-temps ordinaires, et, pendant plusieurs

années, tels furent les principaux événemens qu'on peut rapporter dans les annales de la colonie. On prit toutes les mesures imaginables pour s'emparer de ces scélérats, et leur faire subir le châtement qu'ils méritaient. On rendit contre eux une sentence de proscription; on mit leur tête à prix; mais l'insuffisance de la force militaire, l'étendue de l'île, les connaissances locales supérieures qu'ils avaient acquises, l'abondance de gibier, qui leur facilitait des moyens de subsistance, et qui les rendait indépendans; les munitions, seule chose qui leur manquait, que des gens infâmes qui avaient soin de rester inconnus, leur fournissaient en échange de leur butin mal acquis; toutes ces circonstances contribuèrent, pendant plusieurs années, à rendre inutiles tous les efforts qu'on fit pour mettre un terme à leurs brigandages. Cette longue impunité ne servit qu'à les rendre plus audacieux, et à augmenter leur cruauté; et le lieutenant gouverneur Davey se vit enfin dans la nécessité de faire proclamer la loi martiale dans l'île. Cet acte de vigueur fut secondé par le zèle des

habitans les plus respectables ; un grand nombre d'entr'eux se joignit à la force militaire pour poursuivre ces mécréans ; et, grâce à leurs efforts réunis, on réussit à arrêter les plus entreprenans de leurs chefs, qui furent jugés à l'instant par une cour martiale, et pendus avec des chaînes en guise de corde. Cet exemple terrible, mais nécessaire, fut suivi d'une proclamation offrant une amnistie générale à ceux qui se rendraient avant une époque déterminée, en n'en exceptant que ceux qui s'étaient rendus coupables de meurtre. Elle produisit l'effet qu'on en attendait ; tous ceux que leurs crimes n'excluaient pas du pardon, acceptèrent celui qui leur était offert ; mais on leur permit de rester dans l'île, et soit qu'ils trouvassent des charmes dans la vie licencieuse qu'ils avaient menée si long-temps, soit qu'ils ne comptassent pas sur la sincérité du pardon qui leur avait été accordé, et qu'ils craignissent qu'on n'attendit qu'une occasion pour les punir, quelques mois après ils retournèrent dans les bois, et allèrent rejoindre ceux qui n'avaient pas été compris dans l'amnis-

tie. Ils rentrèrent alors dans leur carrière de crimes, et une consternation générale se répandit de nouveau dans toute la société. »

L'histoire de ces forfaits appartient à la fin de l'année 1816, et à 1817. Depuis ce temps, on n'a que fort peu entendu parler des déportés déserteurs. Le gouverneur Macquarie n'en dit pas un mot dans le compte qu'il a rendu de la dernière inspection qu'il a faite dans la terre de Van Diemen. Il n'aurait pas manqué de le faire, s'ils s'étaient encore à cette époque rendus formidables aux colons, sur la situation tranquille et florissante desquels il appuie avec tant de plaisir. La gazette de Sydney borne leurs exploits les plus récents au pillage de quelques troupeaux, et ne fait aucune mention des crimes atroces dont ils s'étaient rendus coupables autrefois. Il ne faut donc regarder les extraits ci-après de la gazette de Sydney que comme des monumens historiques; et ils ne doivent nullement rembrunir la perspective qui s'ouvre devant les colons. Plus leur nombre s'accroîtra, plus ils seront en sûreté contre les déprédations de ces au-

dacieux proscrits. Voici comment s'exprime la gazette de Sydney du 25 janvier 1817.

« Le détail des vols commis par les déportés déserteurs réfugiés dans les bois de la terre de Van Diemen, présente un tableau affligeant des malheurs auxquels la classe la plus respectable des habitans de ce pays est constamment exposée par l'audace de ces infâmes maraudeurs, divisés en petites bandes désignées par le nom de celui qui leur sert de chef, et parmi lesquels un nommé Michel Howe paraît jouer le principal rôle. Les nouvelles qu'on a reçues par le Kanguroo, et qui remontent au commencement de novembre dernier, portent que, le 7 de ce mois, la maison de M. David Rose, située au port Dalrymple, fut attaquée et pillée par la troupe de Pierre Sefton. Les coupables furent poursuivis par le commandant à la tête d'un fort détachement du quarante-sixième régiment; mais, après avoir battu le bois pendant cinq jours, il revint sans avoir pu découvrir ces brigands, parmi lesquels il paraît qu'il se trouve un homme libre nommé Denis Mac

Caig, qui a passé d'ici au port Dalrymple, sur les Frères.

« La nuit du 17 novembre, la maison de M. Thomas Hayes, située à Bagdad, fut attaquée par ces bandits. M. André Whitehead, et M. Stocker et sa femme, qui se rendaient d'Hobart Town au port Dalrymple avec un chariot chargé de marchandises, s'y étaient malheureusement arrêtés pour y passer la nuit. Michel Howe était le chef de cette troupe, qui était composée de huit hommes, sans le compter. Les marchandises qu'ils volèrent à M. Stocker, en cette occasion, valaient plus de trois cent livres sterling. Il s'y trouvait deux barils d'eau-de-vie, et un des bandits s'étant amusé à tirer un coup de pistolet sur l'un d'eux, qui contenait onze gallons, toute la liqueur fut perdue. Ils réglèrent leurs montres sur celle de M. Whitehead, à qui ils la rendirent ; mais ils prirent celle de M. Stocker. M. Wade, premier constable d'Hobart Town, était aussi alors chez M. Hayes ; mais ayant entendu du bruit, et ayant soupçonné l'arrivée des brigands, il se sauva prudemment pour

échapper à leur fureur , qui serait tombée sur lui de préférence à tout autre , attendu qu'ils sont ennemis jurés de tous ceux dont la profession est de les poursuivre.

« Dans la matinée du 2 de ce mois , un de ces incendiaires mit le feu à trois meules de blé près d'une ferme située dans les plaines de Clarence , appartenant à M. William Maum , d'Hobart Town.

« Le 14 novembre , une troupe de ces brigands , composée de quatorze hommes et de deux femmes , parmi lesquels Howe et Geary étaient les plus connus , arrêtèrent un homme à cheval qui traversait les plaines de Scantling , et le forcèrent à être témoin du serment qu'ils prêtèrent d'exécuter diverses résolutions contenues dans un écrit que l'un d'eux acheva de rédiger en sa présence. Après l'avoir retenu environ trois quarts d'heure , ils lui permirent de continuer sa route , en lui enjoignant de rendre public tout ce qu'il venait de voir , et de prévenir M. Humphrey , magistrat , et M. Wade , premier constable , de prendre garde à eux ,

attendu qu'ils avaient résolu de leur ôter la vie , et de ne leur permettre ni d'ensemencer leurs terres, ni d'avoir aucunes marchandises. D'après la déclaration, sur la foi du serment , que fit ce particulier , il paraît qu'à la même époque , ils s'étaient emparés de force de deux employés du gouvernement , les avaient emmenés dans un endroit que les crimes de ces misérables ont fait nommer les plaines des Meurtriers , mais qu'ils appelaient eux-mêmes , en plaisantant , la Boutique du Chandelier , et les avaient forcés à travailler pendant trois jours entiers à fondre de la graisse de bœuf. Mais que pouvaient-ils faire ensuite d'une si grande quantité de graisse fondue ? C'est une question qui mérite d'être éclaircie ; car il est plus aisé de croire qu'ils en disposaient en faveur de personnes qui s'entendaient secrètement avec eux , et de qui ils recevaient en échange d'autres objets dont ils avaient besoin , que de supposer qu'ils la gardaient pour leur propre usage , et qu'ils se donnaient tant de peine pour préparer une denrée qui devait bientôt se gâter entre leurs

mains. Les bœufs qui fournirent la graisse qui fut ainsi fondue, appartenaient à MM. Stones et Tray, qui déclarèrent que, sur trois cents bêtes à cornes, cent quarante leur avaient été volées tout récemment.

« Tous les actes de brigandage dont il vient d'être parlé (dit M. Wentworth) furent commis dans le court espace de dix jours ; et cette colonie continua d'être le théâtre de semblables crimes jusqu'en juillet suivant, intervalle de près de huit mois. Il serait inutile d'appuyer ici sur le tort sérieux que dut faire aux classes industrieuses et utiles de la société, l'impuissance où se trouvait le gouvernement de les protéger. Il est évident que cet état de choses ne pouvait durer bien longtemps, et que l'un ou l'autre de deux événemens devenait indispensable, ou que tous les travaux des colons laborieux se trouveraient arrêtés, ou que ces perturbateurs de la tranquillité générale recevraient le châtiement qu'ils méritaient. Heureusement la cause de la justice triompha, et presque tous ces monstres furent victimes de la haine géné-

rale qu'ils inspiraient, ou éprouvèrent la juste rigueur des lois qu'ils avaient violées. Les mesures qui conduisirent à leur destruction sont détaillées dans l'extrait suivant de la gazette de Sydney, du 4 octobre 1817.

« Une assemblée des officiers publics et des principaux habitans et colons fut convoquée à Hobart Town par ordre de son honneur le lieutenant gouverneur Sorell (successeur du colonel Davey), le 5 juillet, pour examiner quelles étaient les mesures les plus efficaces à prendre pour la destruction de ces bandits. Chacun y manifesta le plus grand empressement à seconder les vues du gouvernement pour arriver à un but si desirable, et l'on fit à l'instant une libérale souscription dans ce dessein. La proclamation suivante, publiée par le lieutenant gouverneur, en fut le résultat immédiat.

« Attendu que les bandits armés qui infestent l'intérieur de cette île depuis un temps considérable, ont attaqué et pillé, le 10 du mois dernier, le magasin de Georges Town, qui ne se trouvait pas

défendu ; et ont emporté leur butin sur deux barques qu'ils ont ensuite fait échouer à l'entrée du port Dalrymple ; attendu que le principal chef de cette bande de brigands , et l'instigateur des crimes qu'ils ont commis , est Pierre Geary , déserteur du 73^e régiment de Sa Majesté , et prévenu de meurtre et de divers autres crimes ; attendu que les ci-après nommés ont pris une part active dans les forfaits commis par ledit Geary ; les récompenses suivantes seront accordées à quiconque arrêtera les ci-après nommés ou aucun d'eux ;

Pierre Geary , | cent guinées.

Pierre Septon ,
 John Joner ,
 Richard Collyer , } quatre-vingts guinées pour
 chacun d'eux.

Tomas Coine ,
 Brune , François , } cinquante guinées pour cha-
 cun d'eux.

« Et , attendu que Georges Watts , prisonnier qui s'est enfui du district de la rivière au Charbon avant l'expiration de sa sentence , et qui est accusé de vols et d'autres crimes , se trouve maintenant

en liberté, une récompense de quatre-vingts guinées sera aussi accordée à quiconque l'arrêtera.

« Il est enjoint à tous magistrats, à tous commandans de postes et détachemens militaires, à tous constables, et à tous les sujets de Sa Majesté, de faire les plus grands efforts pour parvenir à l'arrestation des individus ci-dessus désignés. »

« Le dix juillet, une division de ces bandits se rendit à Georges Town; ils s'emparèrent des barques du gouvernement, et engagèrent cinq ouvriers à les suivre. Le lieutenant gouverneur en étant informé, fit publier une proclamation qui accordait le pardon de ces derniers, s'ils se représentaient dans le délai de vingt jours. Il se détermina à cet acte d'indulgence, d'après la considération que Georges Town était en ce moment sans gouvernement, une affaire indispensable ayant appelé le surintendant Leith à Launceston.

« La même bande se montra dans les environs du Buisson Noir (*Black Bush*), le samedi suivant, et fut suivie à la piste le lendemain par le sergent Mac Carthy, avec un détachement du 46^e régiment.

Le lundi , les brigands étaient dans une maison où ils avaient dîné , au buisson de l'Arbre à Thé (*Tea tree Bush* ;) et vers trois heures après-midi , le sergent Mac Carthy y arriva avec sa troupe. Les bandits s'enfuirent de la maison , se réfugièrent dans les forêts , et s'y trouvant protégés par les arbres et par la nature du terrain , les soldats ne purent en approcher. On fit un feu assez vif ; Geary et deux de ses compagnons restèrent blessés sur la place ; les autres prirent la fuite en abandonnant leurs havre-sacs et leurs chiens. Geary mourut de ses blessures pendant la nuit , et les deux autres furent conduits à Hobart Town. On vit les huit autres dans le voisinage de la rivière au Charbon ; mais comme ils devaient être dépourvus de vivres et de munitions , on espéra qu'ils ne pourraient se soutenir long-temps. Deux d'entre eux , Denis Cuvrie et Mathieu Kiegan se rendirent le lundi suivant.

« Jones , un des principaux brigands , fut tué au commencement d'août dans le voisinage de Swanport , situé sur la côte orientale. Depuis quelques

jours , on n'en avait pas entendu parler , mais le sergent Mac Carthy suivit leurs traces jusqu'à cet endroit avec son détachement , et dans cette rencontre , Jones fut tué par une balle qui lui traversa la tête.

« Dans la soirée du dimanche qui suivit cette affaire , un vol fut commis dans les plaines de Clarence , par quelques-uns de ces bandits ; après quoi ils s'enivrèrent à un tel point, qu'ils se querellèrent ensemble , et l'un d'eux , nommé Bollards , battu et presque assommé par ses compagnons , tomba entre les mains d'un colon qui le conduisit prisonnier à Hobart Town. Deux autres , White et Johnson furent arrêtés le 14 août, par le sergent Mac Carthy , à qui leur retraite fut indiquée par une naturelle du pays , connue sous le nom de Marie la Noire , et par une autre jeune fille.

« Ces différens succès avaient diminué le nombre des brigands ; mais il en existait encore dans les bois. On n'avait encore pris ni Septon , ni Collyer , ni Coine , ni Brune , tous anciens déportés déserteurs , ni Watts , qui vivait séparément des autres.

Michel Howe , qui s'était rendu , après être resté quelques semaines à Hobart Town , était allé rejoindre ses camarades , dans la crainte , à ce qu'on imagine , qu'on ne lui fît subir la peine due à ses crimes. A cette époque , plusieurs déportés , occupés comme ouvriers à Georges Town , désertèrent à leur tour ; mais ils revinrent tous au bout de très-peu de temps , à l'exception de deux d'entre eux.

« Mais le six septembre suivant , presque tous les déserteurs s'étaient rendus ou avaient été arrêtés , et une nouvelle proclamation fut publiée pour offrir une récompense de cent guinées pour l'arrestation de Michel Howe , une de quatre-vingts pour celle de Georges Watts , et une de cinquante pour celle de François Brune. En conséquence des judicieuses dispositions qui furent faites , plusieurs bandits furent bientôt arrêtés , et il est à peu près hors de doute que Michel Howe est le seul ou presque le seul qui ne le soit pas encore. »

« Cette assertion , (continue M. Wentworth)
« ne paraît pas avoir été correcte ; car dans une

gazette de Sydney du 25 octobre de la même année, on trouve les détails suivans :

« Il vient d'arriver plusieurs personnes qui doivent comparaître comme témoins dans la poursuite judiciaire qui va être intentée contre plusieurs brigands qui ont été amenés ici par le Pilote Richard Collyer est accusé d'être le principal auteur du meurtre atroce de Willam Carlisle et de James O'Berne, assassinés par une bande de ces proscrits, dans l'établissement du Nouveau Norfolk, le 24 avril 1815. Un autre prisonnier est Georges Hilliard. Il avait formé le projet de se livrer lui-même; mais auparavant, il voulut faire quelque exploit qui mît sa conversion hors de doute, et dans cette vue, il tua un autre brigand nommé Septon. C'est pour cette raison de ce meurtre qu'il va être mis en jugement. Quatre autres prisonniers sont accusés de vol de bestiaux. Georges Watts est aussi du nombre de ceux qui ont été arrêtés. Mais on assure qu'il n'y a pas d'information criminelle contre lui, ayant été grièvement blessé par Michel Howe, dans une tentative qu'il avait faite avec

William Dren pour s'en emparer, et le conduire à Hobart Town. Howe se défendit vigoureusement, tua Drew, et ce ne fut pas sans peine que Watts s'en tira la vie sauve. »

Ce scélérat était donc alors le seul qui pût inspirer des craintes sérieuses. Mais des nouvelles subséquentes nous ont appris que ce brigand a enfin subi le sort que ses forfaits méritaient. Plusieurs de ses compagnons, dans la vue d'obtenir leur pardon, résolurent de le livrer à la justice. Ils voulaient le prendre vivant, mais Michel Howe en tua un, en blessa un autre, et les deux autres l'ayant tué, lui coupèrent la tête et la portèrent au lieutenant gouverneur à Hobart Town.

« Cette association inique et formidable (dit M. Wentworth) peut donc être regardée comme dissoute, du moins quant à présent. Mais quelle garantie a-t-on qu'il ne se formera pas quelque nouvelle bande également audacieuse ? Comment l'industrie peut-elle se livrer tranquillement à ses travaux, ayant devant les yeux la crainte de voir se renouveler un système de déprédations et de

crimes ? C'est un principe incontestable que le sujet a autant de droit à la protection du gouvernement, que le gouvernement en a à l'obéissance et à la fidélité du sujet. C'est un contrat qui lie également les deux parties. Il est véritablement honteux pour l'Angleterre qu'une partie de ses domaines ait été si long-temps le théâtre de forfaits atroces, uniquement faute d'une force militaire suffisante pour assurer l'empire des lois et le maintien de la tranquillité publique ».

CHAPITRE V.

Population de la colonie. — Nombre des bestiaux qui s'y trouvent. — Quantité de terres en culture. — Considérations morales qui doivent faire préférer la colonie de la terre de Van Diemen à celle de la Nouvelle Galles du sud. — Premières démarches que doivent faire ceux qui veulent s'y établir. — Objets qu'on trouve dans la colonie à meilleur marché qu'en Europe. — Objets qu'il est à propos d'y porter. — Provisions pour faire le voyage. — Transport des fonds. — Marchandises les plus recherchées dans la colonie. — Manière d'y établir une ferme. — Origine du système de déportation en Angleterre. — Manière dont elle se faisait autrefois. — Vaisseau dont les déportés s'emparent. — Dangers que court un chirurgien. — Manière dont la déportation s'effectue aujourd'hui. — Traitement des déportés à bord et à leur arrivée dans la colonie. — Mariages. — Châtiment des déportés, s'ils se rendent coupables de nouveaux délits. — Ce qu'ils deviennent quand le terme de leur déportation est expiré.

—
Son Excellence le gouverneur Macquarie, en

terminant le compte intéressant qu'il a rendu de sa dernière excursion dans l'intérieur de cette île, dit qu'il lui reste à exprimer le sentiment de satisfaction qu'il a éprouvé dans tout son voyage, en voyant la situation heureuse des colons, la fertilité du sol, et la beauté du pays en général. Toutes ces causes, jointes aux soins constans du lieutenant gouverneur Sorell, qui paraît infatigable dans ses efforts, pour projeter et mettre à exécution toutes les mesures possibles d'amélioration, doivent élever avant peu la terre de Van Diemen à la distinction glorieuse d'être une des plus précieuses colonies de la couronne d'Angleterre. L'arrivée récente d'un grand nombre de personnes respectables et possédant des fonds considérables, ne peut manquer de hâter le moment où ce pays, sous les auspices du lieutenant Sorell, tiendra un rang élevé parmi les établissemens de l'empire britannique.

Voici le résultat d'un recensement terminé peu de temps avant l'arrivée du gouverneur Macquarie à Hobart Town (mai 1821).

Hommes libres.	1,111	} 2,701	} 6,178.
Femmes.	550		
Enfans.	1,060		
Hommes déportés.	3,107	} 3,477	
Femmes.	370		
Chevaux.			
Bêtes à cornes.			28,838.
Moutons.			182,468.
Porcs.			1,294.
Acres de terre en état actuel de culture.			10,683.
Acres de terre dont la concession a été faite aux colons.			116,641.

Il faut faire attention que ni les officiers civils, ni les militaires de tout grade, ne sont compris dans le relevé de la population.

Du côté des considérations morales, cette île paraît mériter d'avoir une préférence bien marquée sur la colonie voisine. M. Reid, dans l'ouvrage qu'il vient de publier, intitulé : *Relation de deux voyages à la Nouvelle Galles du sud et à la terre de Van Diemen* ; voyages qu'il fit en qua-

lité de chirurgien et de surintendant de deux bâtimens qui y conduisaient des déportés, fait une peinture effrayante de la licence qui règne à la factorerie de Paramatta (1), dans la Nouvelle-Hollande, et en parlant de la ville de Sydney, qui en est la capitale, il s'exprime dans les termes suivans :

« Dans les endroits qu'on appelle *les rocs* (2), il se passe des scènes si fréquentes et si dégoûtantes

(1) La factorerie de Paramatta est un endroit où l'on envoie les femmes déportées qui se rendent coupables de nouveaux désordres après leur arrivée dans la colonie, et où on les oblige de travailler. Mais, d'après M. Reid, cette maison de détention est on ne peut pas plus mal organisée. (*Note du Traducteur.*)

(2) Ce qu'on appelle *les Rocs*, dit M. Wentworth, est un assemblage confus de mauvaises maisons construites sans ordre, et formant une espèce de labyrinthe dans lequel on a peine à se retrouver. On croit y être parmi des sauvages, plutôt qu'au milieu d'hommes civilisés.

(*Note du Traducteur.*)

d'ivrognerie, de débauche et de scélératesse, qu'on ne peut les voir sans horreur. On y a tellement renoncé à toute honte, que, même en plein jour, une personne respectable peut y être insultée et maltraitée. Mais pendant la nuit, ce serait le comble de l'imprudencè que d'approcher même des environs de cette forteresse d'iniquité : on courrait le risque, on aurait presque la certitude d'y être volé et dépouillé. Les misérables ne se traitent pas entre eux avec plus de cérémonie, aussi sont-ils toujours à se quereller et à se battre. Les cabarets du plus bas étage, dont plusieurs sont ouverts dans ce repaire, fournissent l'occasion de convertir le produit du pillage en moyens de débauche, et l'on y est animé par la présence d'une ou de plusieurs de ces femmes déhontées, premières instigatrices de tous les désordres, et qui se trouvent en grand nombre dans ces environs. »

Il rend compte de la manière suivante de la visite qu'il fit au lieutenant gouverneur Sorell, lors de son arrivée à la terre de Van Diemen.

« Je me rendis chez le lieutenant gouverneur

avec un certain nombre de femmes (1) qu'il avait choisies, à ma recommandation particulière, pour remplir des fonctions de domesticité dans sa maison et dans celles de plusieurs de ses amis. J'eus ainsi la satisfaction d'en voir sur-le-champ trente-six convenablement établies, avec l'espérance de voir incessamment les vingt-quatre autres avantageusement placées. En cette occasion, comme en plusieurs autres, je fus profondément frappé de l'urbanité du lieutenant gouverneur, et de l'attention peu commune qu'il donne aux moindres détails relatifs aux prisonniers, cherchant à les réconcilier avec leur situation, et leur faisant sentir la nécessité de devenir honnêtes et industriels. Dans les différentes entrevues que j'eus avec lui, j'observai en lui cette vive intelligence et ce jugement sain, qui contribuent tellement à la prospérité de la colonie naissante qu'il gouverne avec tant de

(1) Femmes condamnées à la déportation, que M. Reid avait été chargé de conduire dans cette colonie.

(*Note du Traducteur*).

succès, et aux intérêts de laquelle il paraît si entièrement dévoué. »

L'avis officiel suivant, publié par le ministère des colonies, en janvier 1822, indique la première démarche que doivent faire ceux qui ont dessein d'émigrer dans un de ces deux établissemens méridionaux.

« Toute personne desirant s'établir dans la Nouvelle Galles du sud, ou dans la terre de Van Diemen, doit préalablement obtenir la sanction du secrétaire d'état de sa majesté. Cette sanction ne peut s'obtenir que sur une demande par écrit, qui doit contenir l'adresse au moins de deux personnes respectables, de qui l'on puisse prendre des renseignemens sur le pétitionnaire. Il faut aussi faire connaître la somme qu'on a à sa disposition, et elle ne doit pas être moindre de cinq cent livres sterling ».

En réponse à cette demande, on reçoit ordinairement une circulaire du sous-secrétaire d'état, portant qu'elle est accordée. Mais la quantité de terre qui lui sera concédée, à son arrivée dans la

colonie, n'est pas spécifiée; il est d'usage, depuis plusieurs années, de laisser cet objet à la disposition du gouverneur de la Nouvelle Galles du sud et de ses dépendances. Le règlement qui exige un capital de 500 livres, est déjà ancien; M. Wentworth dit à ce sujet qu'il serait difficile de découvrir quels sont les motifs qui l'ont fait adopter; car il est évident qu'il force les gens dont les moyens sont plus bornés, à émigrer aux Etat-Unis d'Amérique; il est difficile de croire que le gouvernement l'ait adopté dans cette vue. Quel qu'ait pu être le motif des ministres pour imposer cette condition, il n'est pas inutile d'ajouter ici qu'ils n'ont pas le droit d'empêcher l'émigration dans ces deux établissemens, quoiqu'ils puissent chercher à la restreindre; car une loi rendue dans la cinquante-troisième année du règne de Georges III, porte expressément : « Il sera loisible à tout sujet de sa Majesté de se rendre et de résider à toute place qui sera plus au sud que le 2° degré de latitude méridionale, plus à l'ouest que 64° degré de longitude

occidentale, ou plus à l'est que le 150° degré de longitude orientale, le tout à partir de Londres; pour quelque motif licite que ce soit, *sans aucune permission.* »

L'émigrant dont l'intention est de se livrer exclusivement à la culture de la terre, n'a pas besoin de se charger d'une grande provision d'outils d'agriculture; on en fabrique dans la colonie, et il pourra y en acheter d'aussi bons et presque à aussi bon marché qu'en Europe; il trouvera d'ailleurs qu'ils sont plus propres à combattre les racines, les pierres et les autres obstacles qu'on doit s'attendre à rencontrer dans une terre qu'il s'agit de faire passer de l'état de nature à l'état de culture. D'ailleurs ces outils étant en général fort pesans, il épargnera le coût du fret, et cela doit entrer en considération. Quant aux vêtemens, à moins qu'il ne possède des fonds considérables, il ne doit prendre que ce dont il a besoin pour deux ans au plus; car tout ce qu'il dépense ainsi est un capital mort, et diminue d'autant les moyens qu'il a de former un établissement

utile. D'ailleurs les capitaux rapportent tant de profit dans ce pays, que le produit qu'il retirera de ses travaux d'agriculture le dédommagera amplement du prix plus élevé qu'il sera naturellement obligé de payer, quand il voudra se procurer, dans la colonie, quelques objets de manufacture anglaise. Il trouvera une machine à battre le grain, utile s'il sait s'en servir; il fera bien aussi d'emporter quelques douzaines de faucilles, des faux, des harnais pour son cabriolet, s'il a dessein d'en avoir un; car pour ses attelages de bœufs et chevaux de labour, il en trouvera dans la colonie de meilleurs et à moindre prix; il peut encore prendre des clous de différentes grandeurs pour ses bâtimens et ses palissades; des serrures, des verroux et des loquets pour ses portes; des tamis, des ustensiles de cuisine, des cuillers, des fourchettes, des couteaux, des plats, des assiettes, des nappes, des serviettes, des draps et des matelas; des barattes à battre le beurre, et un assortiment d'outils de menuisier. Quant aux chaises, tables et autres meubles, il en trouvera de fa-

brique du pays , à meilleur compte qu'il ne pourrait en apporter d'Europe , en prenant en considération les droits de fret et d'assurance.

Les émigrans doivent prendre leur passage sur un bâtiment marchand. Le prix que demandent ordinairement les capitaines de ces navires , pour un passager de chambre (1), est de cent guinées par personne adulte ; si l'émigrant est seul , il fera peut-être mieux de donner cette somme que de se charger de se nourrir lui-même , à moins qu'il ne puisse faire table commune avec quelques autres qui se trouvent dans le même cas , ce qui serait

(1) On nomme passagers de chambre ceux qui mangent à la table du capitaine et qui logent dans ce qu'on appelle une cabane. M. Reid porte beaucoup plus haut le prix de ce passage, car il prétend qu'il est communément de 150 à 200 l. sterling. Le prix diminue considérablement, si les passagers se chargent de se nourrir, et il est encore moindre s'ils se contentent d'être logés comme les matelots, ce que les Anglais nomment *steerage passengers*.

(Note du Traducteur).

sans contredit le plus économique. Quant à ceux qui ont une famille, il n'y a nul doute qu'ils n'épargnent beaucoup en embarquant leurs provisions; mais ils ne doivent pas songer à emporter des animaux vivans; ils exigent trop de soins, et c'est le genre de provision le plus coûteux qu'on puisse trouver. D'ailleurs, en dépit de toutes les peines qu'on peut prendre, ils deviennent malades au bout de peu de temps, et finissent par maigrir misérablement.

La meilleure provision qu'on puisse faire, en fait de nourriture animale, ce sont les viandes conservées et tout apprêtées, que vendent MM. Doukin, Hall et Gamble. Le prix de la viande de boucherie, bœuf, veau, mouton et cochon, n'est que de deux schellings et demi la livre, et si l'on fait attention qu'il ne s'y trouve pas d'os, c'est un prix fort raisonnable et incontestablement moins cher que celui que coûteraient à la fin du voyage des volailles, des moutons et des cochons embarqués vivans. Ces viandes sont préparées dans des caisses d'étain de toutes gran-

deurs , et elles sont à l'abri de la putréfaction , parce que ces caisses sont fermées hermétiquement , et que l'air en a été exclus ; il n'y a pas le moindre danger que ce qui y est contenu , viande de boucherie , volaille ou poisson , vienne jamais à se gâter , quelle que soit la longueur du voyage , et quelque climat qu'on traverse. On doit se munir aussi de biscuit , de farine , de pois secs , de porc et de bœuf salés , de jambons , de fromage , de beurre , de bière , de vin , d'eau-de-vie , de jus de citron , de fruits secs , de pommes de terre et de poisson sec et salé. Il faut calculer sur un voyage de six mois , de crainte d'accidens.

La manière la plus avantageuse , en ce moment , de transporter ses fonds dans ces colonies , c'est de les convertir en dollars. L'émigrant peut être certain qu'il trouvera à en disposer à raison de cinq schellings la pièce , ce qui , après le paiement de deux et demi pour cent d'assurance , lui laissera encore un bénéfice net d'environ dix pour cent sur son capital ; il pourrait l'employer avec encore plus d'avantage , s'il pouvait savoir quelles

marchandises seront en demande sur les marchés de la colonie, à l'instant où il y arrivera ; mais il est impossible à la très-grande majorité des émigrans d'obtenir de pareilles connaissances ; et sans les avoir , une pareille spéculation serait toujours très-hasardeuse ; d'ailleurs l'émigrant , ne connaissant ni le caractère , ni la situation de ceux avec qui il aurait à traiter , pour disposer de ses marchandises , serait exposé à être trompé , à faire des pertes , ou à essayer des délais qui lui seraient très-préjudiciables.

Cependant , pour l'instruction de ceux qui voudraient spéculer de cette manière , il n'est pas inutile de leur dire que les marchandises qui sont le plus constamment en demande dans les établissemens de la terre de Van Diemen , sont les draps , les étoffes de laine , les casimirs , les flanelles , les toiles , les batistes , les cotons imprimés , la soie , les gants , les souliers de femmes , le fil , les rubans , les épingles , les aiguilles ; toutes sortes de merceries , de coutellerie , de quincaillerie , de verrerie et de poterie ; le fromage , la bière ,

le vin, l'eau-de-vie, etc. Il peut arriver que le marché soit abondamment fourni de quelqu'un de ces objets, et que le spéculateur ne trouve pas à s'en défaire à son arrivée; mais s'il peut attendre une occasion favorable, s'il n'est pas pressé de la rentrée de ses fonds, il est toujours sûr de trouver à vendre de pareilles marchandises avec avantage.

Le compte que le lieutenant Jeffreys rend, dans son ouvrage, de la manière dont il a établi sa propre ferme, est véritablement curieux, et sera surtout intéressant pour ceux que leur destinée peut appeler à former un établissement dans ce lieu.

Ayant fait choix du local où il voulait s'établir, le gouverneur lui donna trois ou quatre déportés, bons ouvriers, auxquels il joignit un laboureur et un inspecteur, tous deux hommes libres (1). L'ins-

(1) Suivant M. Wentworth, le prix des provisions de toute espèce est le même dans les deux colonies voisines,

pecteur connaissait parfaitement le site dont on avait fait choix. Ils emmenèrent avec eux un cha-

ou, s'il y a quelque différence, il est plus bas dans celle de la terre de Van Diemen. Cependant le prix de la journée y est, pour un laboureur, d'un tiers plus cher que dans la Nouvelle Galles du sud, et pour un artisan, de moitié en sus. M. Wentworth attribue cette différence à la répartition trop inégale qui est faite des déportés entre les deux colonies.

Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici quelques renseignemens sur le système de déportation adopté par l'Angleterre, sur la manière dont elle s'opère, et sur ce que deviennent les déportés, quand elle est effectuée. Nous les puiserons en grande partie dans l'ouvrage de M. Reid, qui a déjà été cité plusieurs fois.

Les lois anglaises, dont la sagesse est surtout vantée par ceux qui ne les connaissent pas, sont aussi sanguinaires que l'étaient celles de Dracon. Elles ne connaissent pas la gradation des châtimens, et elles prononcent la peine de mort avec une libéralité qui a lieu de surprendre chez une nation civilisée. Heureusement la constitution accorde au roi le droit de faire grâce ou de commuer la

riot chargé de provisions pour trois semaines, et de tous les outils et instrumens qui pouvaient leur être nécessaires. Ils arrivèrent sur les lieux vers quatre heures après-midi. Le laboureur fut nommé

peine prononcée ; il en résulte que sur vingt condamnations à mort, il y en a à peine une qui soit exécutée, et la détention pour un certain nombre d'années y est presque toujours substituée. Ce droit de grâce exercé avec tant de profusion, diminue la terreur que devrait inspirer une sentence de mort, et augmente le nombre des crimes par l'espoir qu'il fait naître qu'on obtiendra une commutation de peine. De même le défaut d'une échelle convenable dans les peines, contribue à rendre les crimes plus atroces, car le voleur devant être puni du même châtimement que le meurtrier, il devient assassin pour empêcher que celui qu'il dépouille ne paraisse en témoignage contre lui pour le faire condamner comme coupable de vol. Mais ceci est une digression qui nous mènerait trop loin, et nous ne nous la sommes permise que pour faire sentir que le nombre des déportés est toujours très-considérable.

En 1718, le parlement d'Angleterre adopta un bill qui

euisinier, et, pendant qu'il faisait les préparatifs nécessaires pour le repas, les autres firent jouer la hache, et abattirent du bois en quantité suffisante

ordonnait la déportation, dans les colonies de l'Amérique septentrionale, des individus condamnés à une détention de trois ans et au-dessus. Le Maryland fut la province qui servit principalement de réceptacle à ces déportés, et ce système fut suivi jusqu'en 1775; la guerre avec l'Amérique força à l'interrompre à cette époque, et l'on en revint à la détention comme avant 1718. Les prisons se remplirent; on employa de vieux navires comme de nouvelles prisons, mais enfin cette nouvelle ressource devint encore insuffisante, et l'on résolut de recourir de nouveau à la déportation : on songea d'abord aux côtes d'Afrique, mais il fut reconnu que le climat était mal-sain, et que les naturels du pays ne souffriraient pas aisément cet établissement. Enfin, on jeta les yeux sur la Nouvelle-Hollande, aperçue par Tasman, et qu'on peut dire véritablement découverte par le capitaine Cook, et l'on résolut d'y établir une colonie.

Ce fut en 1787 que le premier convoi de déportés, consistant en sept à huit cents individus des deux sexes,

pour se construire une hutte temporaire , qui fut terminée , de manière à la rendre impénétrable à l'eau , avant le coucher du soleil. Ils prirent alors le repas que le cuisinier-laboureur leur avait pré-

débarqua à Botany-Bay , avec un gouverneur , des officiers civils et militaires , etc. La nouvelle colonie eut beaucoup à souffrir pendant les deux premières années ; elle fut souvent à la veille de la disette ; mais enfin elle finit par prospérer ; des colons libres s'y établirent , et elle continua d'être l'égout dans lequel on jette , tous les ans , le rebut de la population d'Angleterre.

Pendant assez long-temps , le gouvernement faisait un marché avec quelque armateur qui se chargeait de transporter à la Nouvelle Galles du sud , tant de déportés à raison de tant par tête , et le prix n'était ordinairement que de 17 à 18 livres , en y comprenant les frais de nourriture ; il en résultait que cet armateur en entassait à bord le plus grand nombre possible , afin de n'employer qu'un navire quand il en aurait fallu deux , et qu'il ne leur donnait que ce qui était indispensable pour qu'il ne mourussent pas de faim pendant la route ; et de là il résultait encore que ces malheureux , respirant un air mal-sain ,

paré, et qui se composait du train de derrière d'un kangaroo, cuit dans son jus avec des tranches de lard, des pommes de terre, et d'un pain, ou pour mieux dire d'une galette cuite sur les lieux. Ils ont

mal nourris, resserrés plus étroitement que ne l'étaient les nègres qu'on transportait des côtes d'Afrique, étaient atteints, pendant le voyage, de maladies, souvent contagieuses, qui répandaient la mortalité parmi eux, mais qui augmentaient d'autant les profits de l'armateur. Sur un seul bâtiment, *le Neptune*, il périt, pendant la traversée, cent cinquante et un hommes, onze femmes et deux enfans.

Un autre abus, c'était qu'on transportait indistinctement sur le même bâtiment les hommes et les femmes, et l'on juge aisément à combien de désordres ce mélange donnait lieu. On en eut un exemple terrible en 1758. On avait embarqué des déportés des deux sexes sur le bâtiment nommé *lady Shore*; pendant la traversée, un commerce illicite s'engagea entre les femmes et les matelots, et elles parvinrent à les engager à seconder les déportés dans le projet de s'emparer du navire. Il s'y trouvait quelques soldats de recrue destinés pour la co-

souvent déclaré que jamais ils n'avaient fait un repas avec plus de gaité et de plaisir. Ils le finirent en buvant du grog, et la tente retentit du cri répété par trois fois : Succès à la ferme du capitaine!

lonie ; les mêmes moyens les engagèrent à prendre part au complot. Un soulèvement général se déclara tout à coup ; le capitaine et son lieutenant furent massacrés , et les scélérats , maîtres du vaisseau , le conduisirent dans la rivière de la Plata.

Ces révoltes générales étaient rares ; mais des émeutes partielles avaient lieu très-fréquemment , et l'on cite une occasion où un chirurgien fut obligé de mettre le pistolet à la main pour se défendre contre des femmes qui voulaient lui faire subir une opération chirurgicale aussi dangereuse que désagréable.

Aujourd'hui on suit une marche tout-à-fait différente. L'armateur ne fournit plus que son navire , le capitaine et l'équipage. Le gouvernement y place un chirurgien , qui est en même temps chargé de la surintendance des déportés , et lui donne une garde militaire suffisante pour veiller sur eux. Les hommes et les femmes sont placés sur des bâtimens séparés , le nombre en étant plus

Ayant allumé du feu près de la hutte , ils s'y retirèrent pendant la nuit, et reprirent leurs travaux à la pointe du jour. Ils commencèrent par tracer le plan d'un jardin , et par le défricher , après quoi

que suffisant tous les ans pour en compléter des cargaisons , et l'on n'en met sur chaque navire , dit-on , que le nombre qu'il peut raisonnablement comporter. Je dis , *dit-on* , parce que le fait a été controversé à la chambre des communes en 1819. Cependant , ce qui semblerait le confirmer , c'est que M. Reid , qui fut chargé d'accompagner en 1817 et en 1820 , en qualité de chirurgien , deux convois de déportés , n'avait , lors du premier voyage , que 170 hommes , et lors du second , 121 femmes.

Quand les déportés arrivent sur le navire , on leur fait mettre une espèce d'uniforme qui doit servir à les faire distinguer des hommes libres dans la colonie , et on leur en donne un second lors du débarquement. On leur met les fers aux pieds , mais des fers légers et qui ne les privent pas de la liberté du mouvement , et on les enferme dans ce qu'on appelle la prison. C'est un grand espace contenu entre les deux ponts , fermé par des portes qui interdisent , aussi-bien qu'il est possible , toute communication avec le

ils construisirent une maison plus commode , tant pour leur maître que pour eux. Elle consistait en deux pièces , qui formaient le logement de l'inspecteur , en l'absence du lieutenant , une cuisine et une

reste du bâtiment , et autour duquel sont pratiqués des réduits où ils couchent quatre par quatre. On leur permet de venir tour à tour , par tiers , prendre l'air sur le pont , et il serait difficile de dire pourquoi on leur alloue une ration plus ample qu'aux soldats qui sont chargés de les garder. Tous ces réglemens sont communs tant aux femmes qu'aux hommes.

A leur arrivée dans la colonie , un inspecteur vient les interroger , et il inscrit sur un registre , leur nom , leur âge , le métier qu'ils peuvent savoir , et le temps que doit durer leur détention. Ce temps est toujours pour la vie , pour quatorze ans ou pour sept ; car , par raison d'économie , on ne déporte plus ceux qui ne sont condamnés qu'à une détention de trois ans , et il n'y a pas de terme intermédiaire entre trois et sept. On les conduit alors dans la prison , et le gouverneur vient les passer lui-même en revue. Il leur dit ordinairement qu'ils doivent se regarder comme dans un monde nouveau , où ils seront jugés , non d'après leur

grande chambre pour les ouvriers. En très-peu de temps, M. Jeffreys eut la satisfaction de voir sa maison construite, vingt acres de terre défrichés,

conduite passée, mais suivant celle qu'ils tiendront, et que s'ils se conduisent régulièrement, il ne tiendra qu'à eux d'être heureux dans la colonie. C'est une vérité qui n'est que trop sentie aujourd'hui en Angleterre parmi le peuple; car la déportation cesse d'y être regardée comme un châtiment: on a même des exemple de gens qui ont commis un seul délit, le délit nécessaire pour s'y faire condamner pour sept ans, uniquement dans la vue de faire ce voyage aux frais du gouvernement.

Le gouverneur leur demande ensuite s'ils ont quelque plainte à former contre le capitaine ou le chirurgien. Si quelque voix s'élève, il fait une enquête sur-le-champ, et prononce suivant l'exigence du cas. Les colons qui ont besoin de domestiques, de servantes, de laboureurs, s'adressent au gouverneur, qui leur permet ordinairement de choisir ceux qui leur conviennent. Ils doivent les loger et nourrir, et payer un salaire annuel de dix livres aux hommes, et de sept aux femmes. Ceux qui ne sont pas placés ainsi, sont employés, les hommes à des travaux pu-

et environ deux cents autres autres prêts à recevoir la charrue. Pour tout cela, il ne fut pas nécessaire d'abattre plus de cinq cents arbres.

blics, les femmes à des ouvrages de leur sexe. Ceux qui savent un métier, obtiennent la permission de l'exercer.

Lorsqu'il débarque dans la colonie une cargaison de femmes, s'il s'en trouve de jolies, il arrive très-souvent que quelques habitans reconnaissent en elles, l'un sa femme, l'autre sa sœur, un troisième sa cousine, et ils n'ont besoin que de prêter serment de la vérité du fait, pour que les nouvelles venues leur soient adjudées.

On compte dans la population de la colonie six hommes contre une femme. Il arrive donc fréquemment que ces femmes trouvent à se marier; il en est même qui ont laissé leur mari en Angleterre, et qui n'hésitent pas à en prendre un autre dans ce pays; mais la plupart préfèrent vivre dans le libertinage auquel elles ont été habituées; et, comme le mariage est la porte la plus prompte pour sortir de prison, on en voit qui s'entendent avec des gens du peuple, et qui les épousent à condition qu'elles s'en sépareront huit jours après la cérémonie, qu'elles vivront comme

C'est de cette manière, et à très-peu de frais, que des centaines de colons peuvent s'établir dans

bon leur semblera, et qu'elles leur paieront une certaine somme sur le produit de leur infamie.

On a dit depuis long-temps que le changement de climat ne change pas les mœurs.

Cœlum non animum mutant, qui trans mare currunt.

On doit donc s'attendre que parmi ces déportés, il s'en trouve qui se rendent coupables des mêmes délits qui les ont fait bannir d'Angleterre. En ce cas, ils sont jugés conformément aux lois anglaises, et il existe encore pour eux une sorte de déportation, qu'on leur fait subir en les envoyant dans les mines à charbon, soit pour un temps limité, soit pour le reste de leur vie. C'est de toutes les punitions, celle qui inspire le plus de terreur; car ils sont obligés d'y travailler tous les jours, les fers aux pieds, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et on ne leur accorde que la nourriture indispensable pour satisfaire les besoins de la nature. Ce châtement n'est applicable qu'aux hommes. Les femmes qui en méritent un semblable, sont condamnées à la réclusion dans la facto-

cette partie délicieuse du globe, séjour de la paix,
de l'abondance et du bonheur champêtre.

rière de Paramatta. Elles doivent y être occupées à un travail forcé ; mais il paraît qu'on les y laisse jouir de beaucoup de liberté ; que la prison n'en a pour elles que le nom , et qu'elles y trouvent la facilité de se livrer à tous les désordres.

Les individus qui n'ont été condamnés qu'à une déportation temporaire , peuvent , lorsque le terme en est expiré , retourner en Angleterre , si bon leur semble , mais à leurs frais. Cette circonstance en diminue considérablement le nombre. La plupart , et surtout ceux qui se sont mariés , restent dans le pays , et s'ils s'y sont bien conduits , le gouverneur leur accorde une certaine portion de terre , et ils jouissent alors de tous les droits des colons.

(*Note du traducteur.*)

FIN.









D É T R O I T D E B A S S

T E R R E

V A N D I E M E

CARTE
DE LA
TERRE DE VAN DIEMEN
Dressée par G. W. Evans,
arpenteur général
d'Hobart-Town.

1822.

Longitude Est du Méridien de Paris.







43 854

